

CONSTRUCTION

Du Marsais, Encyclopédie, I, pp.479-504.

Ce mot est pris ici dans un sens métaphorique, et vient du latin *construere*, construire, bâtir, arranger.

La *Construction* est donc l'arrangement des mots dans le discours. La *Construction* est vicieuse quand les mots d'une phrase ne sont pas arrangés selon l'usage d'une langue. On dit qu'une *Construction* est grecque ou latine, lorsque les mots sont rangés dans un ordre conforme à l'usage, au tour, au génie de la langue grecque, ou à celui de la langue latine.

Construction louche ; c'est lorsque les mots sont placés de façon qu'ils semblent d'abord se rapporter à ce qui précède, pendant qu'ils se rapportent réellement à ce qui suit. On a donné ce nom à cette sorte de *Construction*, par une métaphore tirée de ce que dans le sens propre les louches semblent regarder d'un côté pendant qu'ils regardent d'un autre.

On dit *Construction pleine*, quand on exprime tous les mots dont les rapports successifs forment le sens que l'on veut énoncer. Au contraire la *Construction* est *elliptique* lorsque quelqu'un de ces mots est sous-entendu.

Je crois qu'on ne doit pas confondre *Construction* avec syntaxe. *Construction* ne présente que l'idée de combinaison et d'arrangement. Cicéron a dit selon trois combinaisons différentes, *accepi litteras tuas, tuas accepi litteras, et litteras accepi tuas* : il y a là trois *Constructions*, puisqu'il y a trois différents arrangements de mots ; cependant il n'y a qu'une syntaxe ; car dans chacune de ces *Constructions* il y a les mêmes signes des rapports que les mots ont entre eux, ainsi ces rapports sont les mêmes dans chacune de ces phrases. Chaque mot de l'une indique également le même corrélatif qui est indiqué dans chacune des deux autres ; en sorte qu'après qu'on a achevé de lire ou d'entendre quelqu'une de ces trois propositions, l'esprit voit également que *litteras* est le déterminant d'*accepi*, que *tuas* est l'adjectif de *litteras* ; ainsi chacun de ces trois arrangements excite dans l'esprit le même sens, *j'ai reçu votre lettre*. Or ce qui fait en chaque langue, que les mots excitent le sens que l'on veut faire naître dans l'esprit de ceux qui savent la langue, c'est ce qu'on appelle *syntaxe*. La syntaxe est donc la partie de la Grammaire qui donne la connaissance des signes établis dans une langue pour exciter un sens dans l'esprit. Ces signes, quand on en sait la destination, font connaître les rapports successifs que les mots ont entre eux ; c'est pourquoi lorsque celui qui parle ou qui écrit s'écarte de cet ordre par des transpositions que l'usage autorise, l'esprit de celui qui écoute ou qui lit, rétablit cependant tout dans l'ordre en vertu des signes dont nous parlons, et dont il connaît la destination par usage.

Il y a en toute langue trois sortes de *Constructions* qu'il faut bien remarquer.

I°. *Construction nécessaire, significative ou énonciative*, c'est celle par laquelle seule les mots font un sens : on l'appelle aussi *Construction simple* et *Construction naturelle*, parce que c'est celle qui est la plus conforme à l'état des choses, comme nous le ferons voir dans la suite, et que d'ailleurs cette *Construction* est le moyen le plus propre et le plus facile que la nature nous ait donné pour faire connaître nos pensées par la parole ; c'est ainsi que lorsque dans un traité de Géométrie les propositions sont rangées dans un ordre successif qui nous en fait apercevoir aisément la liaison et le rapport, sans qu'il y ait aucune proposition intermédiaire à suppléer, nous disons que les propositions de ce traité sont rangées dans l'ordre naturel. Cette *Construction* est encore appelée *nécessaire*, parce que c'est d'elle seule que les autres *Constructions* empruntent la propriété qu'elles ont de signifier, au point que si la *Construction nécessaire* ne pouvait pas se retrouver dans les autres sortes d'énonciations, celles-ci n'exciteraient aucun sens dans l'esprit, ou n'y exciteraient pas celui qu'on voulait y faire naître ; c'est ce que nous ferons voir bientôt plus sensiblement.

II°. La seconde sorte de *Construction*, est la *Construction figurée*.

III°. Enfin, la troisième est celle où les mots ne sont ni tous arrangés suivant l'ordre de la *Construction simple*, ni tous disposés selon la *Construction figurée*. Cette troisième sorte d'arrangement est le plus en usage ; c'est pourquoi je l'appelle *Construction usuelle*.

I°. DE LA CONSTRUCTION SIMPLE.

Pour bien comprendre ce que j'entends par *Construction simple* et *nécessaire*, il faut observer qu'il y a bien de la différence entre concevoir un sens total, et énoncer ensuite par la parole ce que l'on a conçu.

L'homme est un être vivant, capable de sentir, de penser, de connaître, d'imaginer, de juger, de vouloir, de se ressouvenir, etc. Les actes particuliers de ces facultés se font en nous d'une manière qui ne nous est pas plus connue que la cause du mouvement du coeur, ou de celui des pieds et des mains. Nous savons par sentiment intérieur, que chaque acte particulier de la faculté de penser, ou chaque pensée singulière est excitée en nous en un instant, sans division, et par une simple affection intérieure de nous-mêmes. C'est une vérité dont nous pouvons aisément nous convaincre par notre propre expérience, et surtout en nous rappelant ce qui se passait en nous dans les premières années de notre enfance : avant que nous eussions fait une assez grande provision de mots pour énoncer nos pensées, les mots nous manquaient, et nous ne laissions pas de penser, de sentir, d'imaginer, de concevoir, et de juger. C'est ainsi que nous voulons par un acte simple de notre volonté, acte dont notre sens interne est affecté aussi promptement que nos yeux le sont par les différentes impressions singulières de la lumière. Ainsi je crois que si après la création l'homme fût demeuré seul dans le monde, il ne se serait jamais avisé d'observer dans sa pensée un sujet, un attribut, un substantif, un adjectif, une conjonction, un adverbe, une particule négative, etc.

C'est ainsi que souvent nous ne faisons connaître nos sentiments intérieurs que par des gestes, des mines, des regards, des soupirs, des larmes, et par tous les autres signes, qui sont le langage des passions plutôt que celui de l'intelligence. La pensée, tant qu'elle n'est que dans notre esprit, sans aucun égard à l'énonciation, n'a besoin ni de bouche, ni de langue, ni du son des syllabes ; elle n'est ni hébraïque, ni grecque, ni latine, ni barbare, elle n'est qu'à nous : *intus, in domicilio cogitationis, nec haebrea, nec graeca, nec latina, nec barbara... sine oris et linguae organis, sine strepitu syllabarum*. S. August. *confess. l. XI. c. iij.*

Mais dès qu'il s'agit de faire connaître aux autres les affections ou pensées singulières, et pour ainsi dire, individuelles de l'intelligence, nous ne pouvons produire cet effet qu'en faisant en détail des impressions, ou sur l'organe de l'ouïe par des sons dont les autres hommes connaissent comme nous la destination, ou sur l'organe de la vue, en exposant à leurs yeux par l'écriture, les signes convenus de ces mêmes sons ? Or pour exciter ces impressions, nous sommes contraints de donner à notre pensée de l'étendue, pour ainsi dire, et des parties, afin de la faire passer dans l'esprit des autres, où elle ne peut s'introduire que par leurs sens.

Ces parties que nous donnons ainsi à notre pensée par la nécessité de l'élocution, deviennent ensuite l'original des signes dont nous nous servons dans l'usage de la parole ; ainsi nous divisons, nous analysons, comme par instinct, notre pensée ; nous en rassemblons toutes les parties selon l'ordre de leurs rapports : nous lions ces parties à des signes, ce sont les mots dont nous nous servons ensuite pour en affecter les sens de ceux à qui nous voulons communiquer notre pensée : ainsi les mots sont en même temps, et l'instrument et le signe de la division de la pensée. C'est de là que vient la différence des langues et celle des idiotismes ; parce que les hommes ne se servent pas des mêmes signes partout, et que le même fond de pensée peut être analysé et exprimé en plus d'une manière.

Dès les premières années de la vie, le penchant que la nature et la constitution des organes donnent aux enfants pour l'imitation, les besoins, la curiosité et la présence des objets qui excitent l'attention, les signes qu'on fait aux enfants en leur montrant les objets, les noms qu'ils entendent en même temps qu'on leur donne, l'ordre successif qu'ils observent que l'on suit, en nommant d'abord les objets, et en énonçant ensuite les modificatifs et les mots déterminants ; l'expérience répétée à chaque instant et d'une manière uniforme, toutes ces circonstances et la liaison qui se trouve entre tant de mouvements excités en même temps : tout cela, dis-je, apprend aux enfants, non seulement les sons et la valeur des mots, mais encore l'analyse qu'ils doivent faire de la pensée qu'ils ont à énoncer, et de quelle manière ils doivent se servir des mots pour faire

cette analyse, et pour former un sens dans l'esprit des citoyens parmi lesquels la providence les a fait naître.

Cette méthode dont on s'est servi à notre égard, est la même que l'on a employée dans tous les temps et dans tous les pays du monde, et c'est celle que les nations les plus policées et les peuples les plus barbares mettent en oeuvre pour apprendre à parler à leurs enfants. C'est un art que la nature même enseigne. Ainsi je trouve que dans toutes les langues du monde, il n'y a qu'une même manière nécessaire pour former un sens avec les mots : c'est l'ordre successif des relations qui se trouvent entre les mots, dont les uns sont énoncés comme devant être modifiés ou déterminés, et les autres comme modifiant ou déterminant : les premiers excitent l'attention et la curiosité, ceux qui suivent la satisfont successivement.

C'est par cette manière que l'on a commencé dans notre enfance à nous donner l'exemple et l'usage de l'élocution. D'abord on nous a montré l'objet, ensuite on l'a nommé. Si le nom vulgaire était composé de lettres dont la prononciation fût alors trop difficile pour nous, on en substituait d'autres plus aisées à articuler. Après le nom de l'objet on ajoutait les mots qui le modifiaient, qui en marquaient les qualités ou les actions, et que les circonstances et les idées accessoires pouvaient aisément nous faire connaître.

À mesure que nous avançons en âge, et que l'expérience nous apprendait le sens et l'usage des prépositions, des adverbes, des conjonctions, et surtout des différentes terminaisons des verbes, destinées à marquer le nombre, les personnes et les temps, nous devenions plus habiles à démêler les rapports des mots et à en apercevoir l'ordre successif, qui forme le sens total des phrases, et qu'on avait grande attention de suivre en nous parlant.

Cette manière d'énoncer les mots successivement selon l'ordre de la modification ou détermination que le mot qui suit donne à celui qui le précède, a fait règle dans notre esprit. Elle est devenue notre modèle invariable, au point que, sans elle, ou du moins sans les secours qui nous aident à la rétablir, les mots ne présentent que leur signification absolue, sans que leur ensemble puisse former aucun sens. Par exemple ;

*Arma virumque cano, Trojae qui primus ab oris,
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora.*

Virg. *Aeneid. Liv. I. vers prem.*

Ôtez à ces mots latins les terminaisons ou désinences, qui sont les signes de leur valeur relative, et ne leur laissez que la première terminaison qui n'indique aucun rapport, vous ne formerez aucun sens ; ce serait comme si l'on disait :

*Armes, homme, je chante, Troie, qui premier, des côtes,
Italie, destin, fugitif, Laviniens, vint, rivages.*

Si ces mots étaient ainsi énoncés en latin avec leurs terminaisons absolues, quand même on les rangerait dans l'ordre où on les voit dans Virgile, non seulement ils perdraient leur grâce, mais encore ils ne formeraient aucun sens ; propriété qu'ils n'ont que par leurs terminaisons relatives, qui, après que toute la proposition est finie, nous les font regarder selon l'ordre de leurs rapports, et par conséquent selon l'ordre de la *Construction simple, nécessaire, et significative.*

Cano arma atque virum, qui vir, profugus à fato, venit primus ab oris Trojae in Italiam, atque ad littora Lavina ; tant la suite des mots et leurs désinences ont de force pour faire entendre le sens.

Tantum series juncturaque pollet.

Hor. *Art. poet. v. 240.*

Quand une fois cette opération m'a conduit à l'intelligence du sens, je lis et je relis le texte de l'auteur, je me livre au plaisir que me cause le soin de rétablir sans trop de peine l'ordre que la vivacité et l'empressement de l'imagination, l'élégance et l'harmonie avaient renversé ; et ces fréquentes lectures me font acquérir un goût éclairé pour la belle latinité. La *Construction simple* est aussi appelée *Construction naturelle*, parce que c'est celle que nous avons apprise sans maître, par la seule constitution mécanique de nos organes, par notre attention et notre penchant à l'imitation : elle est le seul moyen nécessaire pour énoncer nos pensées par la parole, puisque les autres sortes de

Construction ne forment un sens, que lorsque par un simple regard de l'esprit nous y apercevons aisément l'ordre successif de la *Construction simple*.

Cet ordre est le plus propre à faire apercevoir les parties que la nécessité de l'élocution nous fait donner à la pensée ; il nous indique les rapports que ces parties ont entre elles ; rapports dont le concert produit l'ensemble, et pour ainsi dire, le corps de chaque pensée particulière. Telle est la relation établie entre la pensée et les mots, c'est-à-dire, entre la chose et les signes qui la font connaître : connaissance acquise dès les premières années de la vie, par des actes si souvent répétés, qu'il en résulte une habitude que nous regardons comme un effet naturel. Que celui qui parle emploie ce que l'art a de plus séduisant pour nous plaire, et de plus propre à nous toucher, nous applaudirons à ses talents ; mais son premier devoir est de respecter les règles de la *Construction simple*, et d'éviter les obstacles qui pourraient nous empêcher d'y réduire sans peine ce qu'il nous dit.

Comme partout les hommes pensent, et qu'ils cherchent à faire connaître la pensée par la parole, l'ordre dont nous parlons est au fond uniforme partout ; et c'est encore un autre motif pour l'appeler *naturel*.

Il est vrai qu'il y a des différences dans les langues ; différence dans le vocabulaire ou la nomenclature qui énonce les noms des objets et ceux de leurs qualificatifs ; différence dans les terminaisons qui sont les signes de l'ordre successif des corrélatifs ; différence dans l'usage des métaphores, dans les idiotismes, et dans les tours de la *Construction usuelle* : mais il y a uniformité en ce que partout la pensée qui est à énoncer est divisée par les mots qui en représentent les parties, et que ces parties ont des signes de leur relation.

Enfin cette *Construction* est encore appelée *naturelle*, parce qu'elle suit la nature, je veux dire parce qu'elle énonce les mots selon l'état où l'esprit conçoit les choses ; *le soleil est lumineux*. On suit ou l'ordre de la relation des causes avec les effets, ou celui des effets avec leur cause ; je veux dire que la *Construction simple* procède, ou en allant de la cause à l'effet, ou de l'agent au patient ; comme quand on dit, *Dieu a créé le monde ; Julien Leroi a fait cette montre ; Auguste vainquit Antoine* ; c'est ce que les grammairiens appellent *la voix active* ; ou bien la *Construction* énonce la pensée en remontant de l'effet à la cause, et du patient à l'agent, selon le langage des philosophes ; ce que les grammairiens appellent *la voix passive* : *le monde a été créé par l'Etre tout puissant ; cette montre a été faite par Julien Leroi, horloger habile ; Antoine fut vaincu par Auguste*. La *Construction simple* présente d'abord l'objet ou sujet, ensuite elle le qualifie selon les propriétés ou les accidents que les sens y découvrent, ou que l'imagination y suppose.

Or dans l'un et dans l'autre de ces deux cas, l'état des choses demande que l'on commence par nommer le sujet. En effet, la nature et la raison ne nous apprennent-elles pas 1°. qu'il faut être avant que d'opérer, *prius est esse quam operari* ; 2°. qu'il faut exister avant que de pouvoir être l'objet de l'action d'un autre ; 3°. enfin qu'il faut avoir une existence réelle ou imaginée, avant que de pouvoir être qualifié, c'est-à-dire avant que de pouvoir être considéré comme ayant telle ou telle modification propre, ou bien tel ou tel de ces accidents qui donnent lieu à ce que les logiciens appellent *des dénominations externes* : *il est aimé, il est haï, il est loué, il est blâmé*.

On observe la même pratique par imitation, quand on parle de noms abstraits et d'êtres purement métaphysiques : ainsi on dit que *la vertu a des charmes*, comme l'on dit que *le roi a des soldats*.

La *Construction simple*, comme nous l'avons déjà remarqué, énonce d'abord le sujet dont on juge, après quoi elle dit, ou qu'il est, ou qu'il fait, ou qu'il souffre, ou qu'il a, soit dans le sens propre, soit au figuré.

Pour mieux faire entendre ma pensée, quand je dis que *la Construction simple suit l'état des choses*, j'observerai que dans la réalité l'adjectif n'énonce qu'une qualification du substantif ; l'adjectif n'est donc que le substantif même considéré avec telle ou telle modification ; tel est l'état des choses : aussi la *Construction simple* ne sépare-t-elle jamais l'adjectif du substantif. Ainsi quand Virgile a dit,

Frigidus, agricolam, si quando continet imber.

Géorg. liv. I. v. 259.

L'adjectif *frigidus* étant séparé par plusieurs mots de son substantif *imber*, cette *Construction* sera, tant qu'il vous plaira, une *Construction* élégante, mais jamais une phrase de la *Construction simple*, parce qu'on n'y suit pas l'ordre de l'état des choses, ni du rapport immédiat qui est entre les mots en conséquence de cet état.

Lorsque les mots essentiels à la proposition ont des modificatifs qui en étendent ou qui en restreignent la valeur, la *Construction simple* place ces modificatifs à la suite des mots qu'ils modifient : ainsi tous les mots se trouvent rangés successivement selon le rapport immédiat du mot qui suit avec celui qui le précède : par exemple, *Alexandre vainquit Darius*, voilà une simple proposition ; mais si j'ajoute des modificatifs ou adjoints à chacun de ses termes, la *Construction simple* les placera successivement selon l'ordre de leur relation. *Alexandre fils de Philippe et roi de Macédoine vainquit avec peu de troupes Darius roi des Perses qui était à la tête d'une armée nombreuse*.

Si l'on énonce des circonstances dont le sens tombe sur toute la proposition, on peut les placer ou au commencement ou à la fin de la proposition : par ex. *en la troisième année de la cent douzième olympiade, 330 ans avant Jésus-Christ, onze jours après une éclipse de lune, Alexandre vainquit Darius* ; ou bien *Alexandre vainquit Darius en la troisième année*, etc.

Les liaisons des différentes parties du discours, telles que *cependant, sur ces entrefaites, dans ces circonstances, mais, quoique, après que, avant que*, etc. doivent précéder le sujet de la proposition où elles se trouvent, parce que ces liaisons ne sont pas des parties nécessaires de la proposition ; elles ne sont que des adjoints, ou des transitions, ou des conjonctions particulières qui lient les propositions partielles dont les périodes sont composées.

Par la même raison, le relatif *qui, quae, quod*, et nos *qui, que, dont*, précèdent tous les mots de la proposition à laquelle ils appartiennent ; parce qu'ils servent à lier cette proposition à quelque mot d'une autre, et que ce qui lie doit être entre deux termes : ainsi dans cet exemple vulgaire, *Deus quem adoramus est omnipotens*, le Dieu que nous adorons est tout puissant, *quem* précède *adoramus*, et *que* est avant *nous adorons*, quoique l'un dépende d'*adoramus*, et l'autre de *nous adorons*, parce que *quem* détermine *Deus*. Cette place du relatif entre les deux propositions corrélatives, en fait apercevoir la liaison plus aisément, que si le *quem* ou le *que* étaient placés après les verbes qu'ils déterminent.

Je dis donc que pour s'exprimer selon la *Construction simple*, on doit :

1°. énoncer tous les mots qui sont les signes des différentes parties que l'on est obligé de donner à la pensée, par la nécessité de l'élocution, et selon l'analogie de la langue en laquelle on a à s'énoncer.

2°. En second lieu la *Construction simple* exige que les mots soient énoncés dans l'ordre successif des rapports qu'il y a entre eux, en sorte que le mot qui est à modifier ou à déterminer précède celui qui le modifie ou le détermine.

3°. Enfin dans les langues où les mots ont des terminaisons qui sont les signes de leur position et de leurs relations, ce serait une faute si l'on se contentait de placer un mot dans l'ordre où il doit être selon la *Construction simple*, sans lui donner la terminaison destinée à indiquer cette position : ainsi on ne dira pas en latin, *diliges Dominus Deus tuus*, ce qui serait la terminaison de la valeur absolue, ou celle du sujet de la proposition ; mais on dira, *diliges Dominum Deum tuum*, ce qui est la terminaison de la valeur relative de ces trois derniers mots. Tel est dans ces langues le service et la destination des terminaisons ; elles indiquent la place et les rapports des mots ; ce qui est d'un grand usage lorsqu'il y a inversion ; c'est-à-dire lorsque les mots ne sont pas énoncés dans l'ordre de la *Construction simple* ; ordre toujours indiqué, mais rarement observé dans la *Construction usuelle* des langues dont les noms ont des cas, c'est-à-dire des terminaisons particulières destinées en toute *Construction* à marquer les différentes relations ou les différentes sortes de valeurs relatives des mots.

II°. DE LA CONSTRUCTION FIGURÉE

L'ordre successif des rapports des mots n'est pas toujours exactement suivi dans l'exécution de la parole : la vivacité de l'imagination, l'empressement à faire connaître ce qu'on pense, le concours des idées accessoires, l'harmonie, le nombre, le rythme, etc.

font souvent que l'on supprime des mots, dont on se contente d'énoncer les corrélatifs. On interrompt l'ordre de l'analyse ; on donne aux mots une place ou une forme, qui au premier aspect ne paraît pas être celle qu'on aurait dû leur donner. Cependant celui qui lit ou qui écoute, ne laisse pas d'entendre le sens de ce qu'on lui dit, parce que l'esprit rectifie l'irrégularité de l'énonciation, et place dans l'ordre de l'analyse les divers sens particuliers, et même le sens des mots qui ne sont pas exprimés.

C'est en ces occasions que l'analogie est d'un grand usage : ce n'est alors que par analogie, par imitation, et en allant du connu à l'inconnu, que nous pouvons concevoir ce qu'on nous dit. Si cette analogie nous manquait, que pourrions-nous comprendre dans ce que nous entendrions dire ? Ce serait pour nous un langage inconnu et inintelligible. La connaissance et la pratique de cette analogie ne s'acquiert que par imitation, et par un long usage commencé dès les premières années de notre vie.

Les façons de parler dont l'analogie est pour ainsi dire l'interprète, sont des phrases de la *Construction figurée*.

La *Construction figurée* est donc celle où l'ordre et le procédé de l'analyse énonciative ne sont pas suivis, quoiqu'ils doivent toujours être aperçus, rectifiés, ou suppléés.

Cette seconde sorte de *Construction* est appelée *Construction figurée*, parce qu'en effet elle prend une figure, une forme, qui n'est pas celle de la *Construction simple*. La *Construction figurée* est à la vérité autorisée par un usage particulier ; mais elle n'est pas conforme à la manière de parler la plus régulière, c'est-à-dire à cette *Construction* pleine et suivie dont nous avons parlé d'abord. Par exemple, selon cette première sorte de *Construction*, on dit, *la faiblesse des hommes est grande* ; le verbe *est* s'accorde en nombre et en personne avec son sujet *la faiblesse*, et non avec *des hommes*. Tel est l'ordre significatif ; tel est l'usage général. Cependant on dit fort bien *la plupart des hommes se persuadent*, etc. où vous voyez que le verbe s'accorde avec *des hommes*, et non avec *la plupart* : *les savants disent, les ignorants s'imaginent*, etc. telle est la manière de parler générale ; le nominatif pluriel est annoncé par l'article *les*. Cependant on dit fort bien, *des savants m'ont dit, etc. des ignorants s'imaginent, etc. du pain et de l'eau suffisent, etc.*

Voilà aussi des nominatifs, selon nos grammairiens ; pourquoi ces prétendus nominatifs ne sont-ils point analogues aux nominatifs ordinaires ? Il en est de même en latin, et en toutes les langues. Je me contenterai de ces deux exemples.

1°. La préposition *ante* se construit avec l'accusatif ; tel est l'usage ordinaire : cependant on trouve cette préposition avec l'ablatif dans les meilleurs auteurs, *multis ante annis*.

2°. Selon la pratique ordinaire, quand le nom de la personne ou celui de la chose est le sujet de la proposition, ce nom est au nominatif. Il faut bien en effet nommer la personne ou la chose dont on juge, afin qu'on puisse entendre ce qu'on en dit. Cependant on trouve des phrases sans nominatif ; et ce qui est plus irrégulier encore, c'est que le mot qui, selon la règle, devrait être au nominatif, se trouve au contraire en un cas oblique *poenitet me peccati*, je me repens de mon péché ; le verbe est ici à la troisième personne en latin, et à la première en français.

Qu'il me soit permis de comparer la *Construction simple* au droit commun, et la *figurée* au droit privilégié. Les jurisconsultes habiles ramènent les privilèges aux lois supérieures de droit commun, et regardent comme des abus que les législateurs devraient réformer, les privilèges qui ne sauraient être réduits à ces lois.

Il en est de même des phrases de la *Construction figurée* ; elles doivent toutes être rapportées aux lois générales du discours, entant qu'il est signe de l'analyse des pensées et des différentes vues de l'esprit. C'est une opération que le peuple fait par sentiment, puisqu'il entend le sens de ces phrases. Mais le grammairien philosophe doit pénétrer le mystère de leur irrégularité, et faire voir que malgré le masque qu'elles portent de l'anomalie, elles sont pourtant analogues à la *Construction simple*.

C'est ce que nous tâcherons de faire voir dans les exemples que nous venons de rapporter. Mais pour y procéder avec plus de clarté, il faut observer qu'il y a six sortes de figures qui sont d'un grand usage dans l'espèce de *Construction* dont nous parlons, et auxquelles on peut réduire toutes les autres.

1°. ELLIPSE

L'ellipse, c'est-à-dire manquement, défaut, suppression ; ce qui arrive lorsque quelque mot nécessaire pour réduire la phrase à la *Construction simple* n'est pas exprimé ; cependant ce mot est la seule cause de la modification d'un autre mot de la phrase. P. ex. *ne sus Minervam ; Minervam* n'est à l'accusatif, que parce que ceux qui entendent le sens de ce proverbe se rappellent aisément dans l'esprit le verbe *doceat*. Cicéron l'a exprimé (*Cic. acad. 1 c. jv.*) ; ainsi le sens est *sus non doceat Minervam*, qu'un cochon, qu'une bête, qu'un ignorant ne s'avise pas de vouloir donner des leçons à Minerve déesse de la science et des beaux arts. *Triste lupus stabulis*, c'est-à-dire *lupus est negotium triste stabulis*. *Ad Castoris*, suppléez *ad aedem* ou *ad templum Castoris*. Sanctius et les autres analogistes ont recueilli un grand nombre d'exemples où cette figure est en usage : mais comme les auteurs latins emploient souvent cette figure, et que la langue latine est pour ainsi dire toute elliptique, il n'est pas possible de rapporter toutes les occasions où cette figure peut avoir lieu ; peut-être même n'y a-t-il aucun mot latin qui ne soit sous-entendu en quelque phrase. *Vulcani item complures*, suppléez *fuere* ; *primus coelo natus, ex quo Minerva Apollinem*, où l'on sous-entend *peperit* (*Cic. de nat. deor. liv. III. c. xxij.*) et dans Térence (*eunuc. act. I. sc. I.*), *ego ne illam ? quae illum ? quae me ? quae non ?* Sur quoi Donat observe que l'usage de l'ellipse est fréquent dans la colère, et qu'ici le sens est, *ego ne illam non ulciscar ? quae illum recipit ? quae exclusit me ? quae non admisit ?* Priscien remplit ces ellipses de la manière suivante : *ego ne illam dignor adventu meo ? quae illum praeposuit mihi ? quae me sprexit ? quae non suscepit heri ?* Quoi j'irais la voir, elle qui a préféré Thrason, elle qui m'a hier fermé la porte ?

Il est indifférent que l'ellipse soit remplie par tel ou tel mot, pourvu que le sens indiqué par les adjoints et par les circonstances soit rendu.

Ces sous-ententes, dit M. Patru (*notes sur les remarques de Vaugelas, tome I. page 291. édit. de 1738.*) *sont fréquentes en notre langue comme en toutes les autres*. Cependant elles y sont bien moins ordinaires qu'elles ne le sont dans les langues qui ont des cas ? Parce que dans celles-ci le rapport du mot exprimé avec le mot sous-entendu, est indiqué par une terminaison relative ; au lieu qu'en français et dans les langues, dont les mots gardent toujours leur terminaison absolue, il n'y a que l'ordre, ou observé, ou facilement aperçu et rétabli par l'esprit, qui puisse faire entendre le sens des mots énoncés. Ce n'est qu'à cette condition que l'usage autorise les transpositions et les ellipses. Or cette condition est bien plus facile à remplir dans les langues qui ont des cas : ce qui est sensible dans l'exemple que nous avons rapporté, *sus Minervam* ; ces deux mots rendus en français n'indiqueraient pas ce qu'il y a à suppléer. Mais quand la condition dont nous venons de parler peut aisément être remplie, alors nous faisons usage de l'ellipse, surtout quand nous sommes animés par quelque passion.

Je t'aimais inconstant ; qu'aurais-je fait fidèle ?

Racine, *Androm. act. IV. sc. v.*

On voit aisément que le sens est, *que n'aurais-je pas fait si tu avais été fidèle ? avec quelle ardeur ne t'aurais-je pas aimé si tu avais été fidèle ?* Mais l'ellipse rend l'expression de Racine bien plus vive, que si ce poète avait fait parler Hermione selon la *Construction pleine*. C'est ainsi que lorsque dans la conversation on nous demande *quand reviendrez-vous*, nous répondons *la semaine prochaine*, c'est-à-dire *je reviendrai dans la semaine prochaine* ; à *la mi-Août*, c'est-à-dire *à la moitié du mois d'Août* ; à *la S. Martin*, à *la Toussaint*, au lieu de *à la fête de S. Martin*, à *celle de tous les SS.* Dem. *Que vous a-t-il dit ?* R. *rien* ; c'est-à-dire *il ne m'a rien dit, nullam rem* ; on sous-entend la négation *ne*. *Qu'il fasse ce qu'il voudra, ce qu'il lui plaira* ; on sous-entend *faire*, et c'est de ce mot sous-entendu que dépend le *que* apostrophé devant *il*. C'est par l'ellipse que l'on doit rendre raison d'une façon de parler qui n'est plus aujourd'hui en usage dans notre langue, mais qu'on trouve dans les livres mêmes du siècle passé ; c'est *et qu'ainsi ne soit*, pour dire *ce que je vous dis est si vrai que*, etc. cette manière de parler, dit Danet (*verbo ainsi*), se prend en un sens tout contraire à celui qu'elle semble avoir ; car, dit-il, elle est affirmative nonobstant la négation. *J'étais dans ce jardin, et qu'ainsi ne soit, voilà une fleur que j'y ai cueillie* ; c'est comme si je disais, et pour preuve de cela voilà une fleur que j'y ai cueillie, *atque ut rem ita esse intelligas*. Joubert dit aussi *et qu'ainsi ne*

soit, c'est-à-dire pour preuve que cela est, *argumento est quod*, au mot *ainsi*. Molière, dans Pourceaugnac, *act. I. sc. xj.* fait dire à un médecin que M. de Pourceaugnac est atteint et convaincu de la maladie qu'on appelle mélancolie hypochondriaque ; *et qu'ainsi ne soit*, ajoute le médecin, *pour diagnostic incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux*, etc.

M. de la Fontaine, dans son *Belphégor* qui est imprimé à la fin du XII. livre des fables, dit :

C'est le coeur seul qui peut rendre tranquille ;

Le coeur fait tout, le reste est inutile.

Qu'ainsi ne soit, voyons d'autres états, etc.

L'ellipse explique cette façon de parler : en voici la *Construction pleine*, et afin que vous ne disiez point que cela ne soit pas ainsi, c'est que, etc.

Passons aux exemples que nous avons rapportés plus haut : *des savants m'ont dit, des ignorants s'imaginent* : quand je dis *les savants disent, les ignorants s'imaginent*, je parle de tous les savants et de tous les ignorants ; je prends *savants* et *ignorants* dans un sens appellatif, c'est-à-dire dans une étendue qui comprend tous les individus auxquels ces mots peuvent être appliqués : mais quand je dis *des savants m'ont dit, des ignorants s'imaginent*, je ne veux parler que de quelques-uns d'entre les savants ou d'entre les ignorants ; c'est une façon de parler abrégée. On a dans l'esprit *quelques-uns* ; c'est ce pluriel qui est le vrai sujet de la proposition ; *de* ou *des* ne sont en ces occasions que des prépositions extractives ou partitives. Sur quoi je ferai en passant une légère observation ; c'est qu'on dit qu'alors *savants* ou *ignorants* sont pris dans un sens partitif : je crois que le partage ou l'extraction n'est marqué que par la préposition et par le mot sous-entendu, et que le mot exprimé est dans toute sa valeur, et par conséquent dans toute son étendue, puisque c'est de cette étendue ou généralité que l'on tire les individus dont on parle ; *quelques-uns de les savants*.

Il en est de même de ces phrases, *du pain et de l'eau suffisent, donnez-moi du pain et de l'eau*, etc. c'est-à-dire *quelque chose de, une portion de, ou du*, etc. Il y a dans ces façons de parler syllepse et ellipse : il y a syllepse, puisqu'on fait la *Construction* selon le sens que l'on a dans l'esprit, comme nous le dirons bientôt : et il y a ellipse, c'est-à-dire suppression, manquement de quelques mots, dont la valeur ou le sens est dans l'esprit. L'empressement que nous avons à énoncer notre pensée, et à savoir celle de ceux qui nous parlent, est la cause de la suppression de bien des mots qui seraient exprimés, si l'on suivait exactement le détail de l'analyse énonciative des pensées.

3°. *Multis ante annis*. Il y a encore ici une ellipse : *ante* n'est pas le corrélatif de *annis* ; car on veut dire que le fait dont il s'agit s'est passé dans un temps qui est bien antérieur au temps où l'on parle : *illud fuit gestum annis multis ante hoc tempus*. Voici un exemple de Cicéron, dans l'oraison *pro L. Corn. Balbo*, qui justifie bien cette explication : *Hospitium, multis annis ante hoc tempus, Gaditani cum Lucio Cornelio Balbo fecerant*, où vous voyez que la *Construction* selon l'ordre de l'analyse énonciative est *Gaditani fecerunt hospitium cum Lucio Cornelio Balbo in multis annis ante hoc tempus*.

4°. *Poenitet me peccati*, je me repens de mon péché. Voilà sans doute une proposition en latin et en français. Il doit donc y avoir un sujet et un attribut exprimé ou sous-entendu. J'aperçois l'attribut, car je vois le verbe *poenitet me* ; l'attribut commence toujours par le verbe, et ici *poenitet me* est tout l'attribut. Cherchons le sujet, je ne vois d'autre mot que *peccati* : mais ce mot étant au génitif, ne saurait être le sujet de la proposition ; puisque selon l'analogie de la *Construction* ordinaire, le génitif est un cas oblique qui ne sert qu'à déterminer un nom d'espèce. Quel est ce nom que *peccati* détermine ? Le fond de la pensée et l'imitation doivent nous aider à le trouver. Commençons par l'imitation. Plaute fait dire à une jeune mariée (*Stich. act. I. sc. j. v. 50.*), *et me quidem haec conditio nunc non poenitet*. Cette condition, c'est-à-dire ce mariage ne me fait point de peine, ne m'affecte pas de repentir ; je ne me repens point d'avoir épousé le mari que mon père m'a donné : où vous voyez que *conditio* est le nominatif de *poenitet*. Et Cicéron, *sapientis est proprium, nihil quod poenitere possit, facere* (*Tusc. liv. V. c. 28.*), c'est-à-dire *non facere nihil quod possit poenitere sapientem est proprium sapientis* ; où vous voyez que *quod* est le nominatif de *possit poenitere* :

rien qui puisse affecter le sage de repentir. Accius (*apud Gall. n. A. l. XIII. c. ij.*) dit que, *neque id sane me poenitet* ; cela ne m'affecte point de repentir.

Voici encore un autre exemple : Si vous aviez eu un peu plus de déférence pour mes avis, dit Cicéron à son frère ; si vous aviez sacrifié quelques bons mots, quelques plaisanteries, nous n'aurions pas lieu aujourd'hui de nous repentir. *Si apud te plus autoritas mea, quam dicendi sal facetaeque valisset, nihil sane esset quod nos poeniteret* ; il n'y aurait rien qui nous affectât de repentir. *Cic. ad Quint. Fratr. l. I. ep. ij.*

Souvent, dit Faber dans son trésor au mot *poenitet*, les anciens ont donné un nominatif à ce verbe : *veteres et cum nominativo copularunt*.

Poursuivons notre analogie. Cicéron a dit, *conscientia peccatorum timore nocentes afficit* (Parad. V.) ; et Parad. II. *tuae libines torquent te, conscientiae malefactorum tuorum stimulant te* ; vos remords vous tourmentent : et ailleurs on trouve, *conscientia scelerum improbos in morte vexat* ; à l'article de la mort les méchants sont tourmentés par leur propre conscience.

Je dirai donc par analogie, par imitation, *conscientia peccati poenitet me*, c'est-à-dire *afficit me poena* ; comme Cicéron a dit, *afficit timore, stimulat, vexat, torquet, mordet* ; le remords, le souvenir, la pensée de ma faute m'affecte de peine, m'afflige, me tourmente ; je m'en afflige, je m'en peine, je m'en repens. Notre verbe *repentir* est formé de la préposition inséparable, *re, retro*, et de *peine, se peiner du passé* : Nicot écrit *se pèner de* ; ainsi *se repentir*, c'est *s'affliger, se punir soi-même de* ; *quem poenitet, is, dolendo, à se, quasi poenam suae temeritatis exigit*. Martinius V. *Poenitet*.

Le sens de la période entière fait souvent entendre le mot qui est sous-entendu : par exemple, *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* (Virg. *Georg. l. II. vers. 490.*), l'antécédent de *qui* n'est point exprimé ; cependant le sens nous fait voir que l'ordre de la *Construction* est *ille qui potuit cognoscere causas rerum est felix*.

Il y a une sorte d'ellipse qu'on appelle *zeugma*, mot grec qui signifie *connexion, assemblage*. Cette figure sera facilement entendue par les exemples. Salluste a dit, *non de tyranno, sed de cive : non de domino, sed de parente loquimur* ; où vous voyez que ce mot *loquimur* lie tous ces divers sens particuliers, et qu'il est sous-entendu en chacun. Voilà l'ellipse qu'on appelle *zeugma*. Ainsi le *zeugma* se fait lorsqu'un mot exprimé dans quelque membre d'une période, est sous-entendu dans un autre membre de la même période. Souvent le mot est bien le même, eu égard à la signification ; mais il est différent par rapport au nombre ou au genre. *Aquilae volarunt, haec ab oriente, illa ab occidente* : la *Construction* pleine est *haec volavit ab oriente, illa volavit ab occidente* ; où vous voyez que *volavit* qui est sous-entendu, diffère de *volarunt* par le nombre : et de même dans Virgile (*Aen. l. I.*) *hic illius arma, hic currus fuit* ; où vous voyez qu'il faut sous-entendre *fuerunt* dans le premier membre. Voici une différence par rapport au genre : *utinam aut hic surdus, aut haec muta facta sit* (Ter. *And. act. III. sc. j.*) ; dans le premier sens on sous-entend *factus sit*, et il y a *facta* dans le second. L'usage de cette sorte de *zeugma* est souffert en latin ; mais la langue Française est plus délicate et plus difficile à cet égard. Comme elle est plus assujettie à l'ordre significatif, on n'y doit sous-entendre un mot déjà exprimé, que quand ce mot peut convenir également au membre de phrase où il est sous-entendu. Voici un exemple qui fera entendre ma pensée : Un auteur moderne a dit, *cette histoire achèvera de désabuser ceux qui méritent de l'être* ; on sous-entend *désabusés* dans ce dernier membre ou incise, et c'est *désabuser* qui est exprimé dans le premier. C'est une négligence dans laquelle de bons auteurs sont tombés.

2°. PLÉONASME

La seconde sorte de figure est le contraire de l'ellipse ; c'est lorsqu'il y a dans la phrase quelque mot superflu qui pourrait en être retranché sans rien faire perdre du sens ; lorsque ces mots ajoutés donnent au discours ou plus de grâce ou plus de netteté, ou enfin plus de force ou d'énergie, ils font une figure approuvée. Par exemple quand en certaines occasions on dit, *je l'ai vu de mes yeux, je l'ai entendu de mes propres oreilles*, etc. *je me meurs* ; ce *me* n'est-là que par énergie. C'est peut-être cette raison de l'énergie qui a consacré le pléonisme en certaines façons de parler : comme quand on dit, *c'est une affaire où il y va du salut de l'état* ; ce qui est mieux que si l'on disait, *c'est*

une affaire où il va, etc. en supprimant *y* qui est inutile à cause de *où*. Car, comme on l'a observé dans les remarques et décisions de l'Académie Française, 1698, p. 39. *il y va, il y a, il en est*, sont des formules autorisées dont on ne peut rien ôter.

La figure dont nous parlons est appelée *pléonasme*, mot grec qui signifie *surabondance*. Au reste la surabondance qui n'est pas consacrée par l'usage, et qui n'apporte ni plus de netteté, ni plus de grâce, ni plus d'énergie, est un vice, ou du moins une négligence qu'on doit éviter : ainsi on ne doit pas joindre à un substantif une épithète qui n'ajoute rien au sens, et qui n'excite que la même idée ; par ex. *une tempête orageuse*. Il en est de même de cette façon de parler, *il est vrai de dire que ; de dire* est entièrement inutile. Un de nos auteurs a dit que Cicéron avait étendu les bornes et les limites de l'éloquence. *Défense de Voiture, pag. 1. Limites* n'ajoute rien à l'idée de *bornes* ; c'est un pléonasme.

3°. SYLLEPSE, SYNTHÈSE

La troisième sorte de figure est celle qu'on appelle *syllepse* ou *synthèse* : c'est lorsque les mots sont construits selon le sens et la pensée, plutôt que selon l'usage de la *Construction* ordinaire ; par exemple, *monstrum* étant du genre neutre, le relatif qui suit ce mot doit aussi être mis au genre neutre, *monstrum quod*. Cependant Horace, *lib. I. od. 37.* a dit, *fatale monstrum, quae generosius perire quaerens* : mais ce prodige, ce monstre fatal, c'est Cléopâtre ; ainsi Horace a dit *quae* au féminin, parce qu'il avait Cléopâtre dans l'esprit. Il a donc fait la *Construction* selon la pensée, et non selon les mots. *Ce sont des hommes qui ont*, etc. *sont* est au pluriel aussi-bien que *ont*, parce que l'objet de la pensée *c'est des hommes* plutôt que *ce*, qui est ici pris collectivement.

On peut aussi résoudre ces façons de parler par l'ellipse ; car *ce sont des hommes qui ont*, etc. *ce*, c'est-à-dire *les personnes qui ont*, etc. *sont du nombre des hommes qui*, etc. Quand on dit *la faiblesse des hommes est grande*, le verbe *est* étant au singulier, s'accorde avec son nominatif *la faiblesse* ; mais quand on dit *la plupart des hommes s'imaginent*, etc. ce mot *la plupart* présente une pluralité à l'esprit ; ainsi le verbe répond à cette pluralité, qui est son corrélatif. C'est encore ici une syllepse ou synthèse, c'est-à-dire une figure, selon laquelle les mots sont construits selon la pensée et la chose, plutôt que selon la lettre et la forme grammaticale : c'est par la même figure que le mot de *personne*, qui grammaticalement est du genre féminin, se trouve souvent suivi de *il* ou *ils* au masculin ; parce qu'alors on a dans l'esprit l'homme ou les hommes dont on parle qui sont physiquement du genre masculin. C'est par cette figure que l'on peut rendre raison de certaines phrases où l'on exprime la particule *ne*, quoiqu'il semble qu'elle dût être supprimée, comme lorsqu'on dit, *je crains qu'il ne vienne, j'empêcherai qu'il ne vienne, j'ai peur qu'il n'oublie*, etc. En ces occasions on est occupé du désir que la chose n'arrive pas ; on a la volonté de faire tout ce qu'on pourra, afin que rien n'apporte d'obstacle à ce qu'on souhaite : voilà ce qui fait énoncer la négation.

4°. HYPERBATE

La quatrième sorte de figure, c'est l'*hyperbate*, c'est-à-dire confusion, mélange de mots : c'est lorsque l'on s'écarte de l'ordre successif de la *Construction* simple ; *Saxa vocant Itali, mediis, quae in fluctibus, aras* (Virg. *Aeneid. I. I. v. 113.*) ; la *Construction* est *Itali vocant aras illa saxa quae sunt in fluctibus mediis*. Cette figure était, pour ainsi dire, naturelle au latin ; comme il n'y avait que les terminaisons des mots, qui, dans l'usage ordinaire, fussent les signes de la relation que les mots avaient entre eux, les Latins n'avaient égard qu'à ces terminaisons, et ils plaçaient les mots selon qu'ils étaient présentés à l'imagination, ou selon que cet arrangement leur paraissait produire une cadence et une harmonie plus agréable ; mais parce qu'en français les noms ne changent point de terminaison, nous sommes obligés communément de suivre l'ordre de la relation que les mots ont entre eux. Ainsi nous ne saurions faire usage de cette figure, que lorsque le rapport des corrélatifs n'est pas difficile à apercevoir ; nous ne pourrions pas dire comme Virgile :

Frigidus, ô pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ.
Ecl. III. v. 93.

L'adjectif *frigidus* commence le vers, et le substantif *anguis* en est séparé par plusieurs mots, sans que cette séparation apporte la moindre confusion. Les terminaisons font aisément rapprocher l'un de l'autre à ceux qui savent la langue : mais nous ne serions pas entendus en français, si nous mettions un si grand intervalle entre le substantif et l'adjectif ; il faut que nous disions *fuyez, un froid serpent est caché sous l'herbe*.

Nous ne pouvons donc faire usage des inversions, que lorsqu'elles sont aisées à ramener à l'ordre significatif de la *Construction* simple ; ce n'est que relativement à cet ordre, que lorsqu'il n'est pas suivi, on dit en toute langue qu'il y a inversion, et non par rapport à un prétendu ordre d'intérêt ou de passions qui ne saurait jamais être un ordre certain, auquel on peut opposer le terme d'inversion : *incerta haec si tu postules ratione certa facere, nihilo plus agas, quam si des operam ut cum ratione insanias*. Ter. Eun. act. I. sc. j. v. 16.

En effet on trouve dans Cicéron et dans chacun des auteurs qui ont beaucoup écrit ; on trouve, dis-je, en différents endroits, le même fond de pensée énoncé avec les mêmes mots, mais toujours disposés dans un ordre différent. Quel est celui de ces divers arrangements par rapport auquel on doit dire qu'il y a inversion ? Ce ne peut jamais être que relativement à l'ordre de la *Construction* simple. Il n'y a inversion que lorsque cet ordre n'est pas suivi. Toute autre idée est sans fondement, et n'oppose inversion qu'au caprice ou à un goût particulier et momentanée.

Mais revenons à nos inversions françaises. Madame Deshoulières dit :

*Que les fougueux aquilons,
Sous sa nef, ouvrent de l'onde
Les gouffres les plus profonds.*

Deshoul. Ode.

La *Construction simple* est, que les aquilons fougueux ouvrent sous sa nef les gouffres les plus profonds de l'onde. M. Fléchier, dans une de ses oraisons funèbres, a dit, *sacrifice où coula le sang de mille victimes ; la Construction est, sacrifice où le sang de mille victimes coula*.

Il faut prendre garde que les transpositions et le renversement d'ordre ne donnent pas lieu à des phrases louches, équivoques, et où l'esprit ne puisse pas aisément rétablir l'ordre significatif ; car on ne doit jamais perdre de vue, qu'on ne parle que pour être entendu : ainsi lorsque les transpositions même servent à la clarté, on doit, dans le discours ordinaire, les préférer à la *Construction* simple. Madame Deshoulières a dit :

*Dans les transports qu'inspire,
Cette agréable saison,
Où le coeur, à son empire
Assujettit la raison.*

L'esprit saisit plus aisément la pensée, que si cette illustre dame avait dit : *dans les transports, que cette agréable saison, où le coeur assujettit la raison à son empire, inspire*. Cependant en ces occasions-là même l'esprit aperçoit les rapports des mots, selon l'ordre de la *Construction* significative.

5°. IMITATION

La cinquième sorte de figure, c'est l'imitation de quelque façon de parler d'une langue étrangère, ou même de la langue qu'on parle. Le commerce et les relations qu'une nation a avec les autres peuples, font souvent passer dans une langue non seulement des mots, mais encore les façons de parler, qui ne sont pas conformes à la *Construction* ordinaire de cette langue. C'est ainsi que dans les meilleurs auteurs latins on observe des phrases grecques, qu'on appelle des *hellénismes* : c'est par une telle imitation qu'Horace a dit (*I. III. ode 30. v. 12.*) *Daunus agrestium regnavit populorum*. Les Grecs disent . Il y en a plusieurs autres exemples ; mais dans ces façons de parler grecques, il y a ou un nom substantif sous-entendu, ou quelque-une de ces prépositions grecques qui se construisent avec le génitif, ici on sous-entend , comme M. Dacier l'a remarqué, *regnavit regnum populorum* : Horace a dit ailleurs, *regnata rura*. (*I. II. ode vj. v. 21.*) Ainsi quand on dit que telle façon de parler est une phrase grecque, cela veut dire que l'ellipse d'un certain mot est en usage en grec dans ces occasions, et que cette

ellipse n'est pas en usage en latin dans la *Construction* usuelle ; qu'ainsi on ne l'y trouve que par imitation des Grecs. Les Grecs ont plusieurs prépositions qu'ils construisent avec le génitif ; et dans l'usage ordinaire ils suppriment les prépositions, en sorte qu'il ne reste que le génitif. C'est ce que les Latins ont souvent imité. Mais soit en latin, soit en grec, on doit toujours tout réduire à la *Construction* pleine et à l'analogie ordinaire. Cette figure est aussi usitée dans la même langue, surtout quand on passe du sens propre au sens figuré. On dit au sens propre, qu'un homme a de l'argent, une montre, un livre ; et l'on dit par imitation, qu'il a envie, qu'il a peur, qu'il a besoin, qu'il a faim, etc.

L'imitation a donné lieu à plusieurs façons de parler, qui ne sont que des formules que l'usage a consacrées. On se sert si souvent du pronom *il* pour rappeler dans l'esprit la personne déjà nommée, que ce pronom a passé ensuite par imitation dans plusieurs façons de parler, où il ne rappelle l'idée d'aucun individu particulier. *Il* est plutôt une sorte de nom métaphysique idéal ou d'imitation ; c'est ainsi que l'on dit, *il pleut, il tonne, il faut, il y a des gens qui s'imaginent*, etc. Ce *il, illud*, est un mot qu'on emploie par analogie, à l'imitation de la *Construction* usuelle qui donne un nominatif à tout verbe au mode fini. Ainsi *il pleut*, c'est le ciel ou le temps qui est tel, qu'il fait tomber la pluie ; *il faut*, c'est-à-dire *cela, illud*, telle chose est nécessaire, savoir, etc.

6°. ATTRACTION

On rapporte à l'hellénisme une figure remarquable, qu'on appelle *attraction* : en effet cette figure est fort ordinaire aux Grecs ; mais parce qu'on en trouve aussi des exemples dans les autres langues, j'en fais ici une figure particulière.

Pour bien comprendre cette figure, il faut observer que souvent le mécanisme des organes de la parole apporte des changements dans les lettres des mots qui précèdent, ou qui suivent d'autres mots ; ainsi au lieu de dire régulièrement *ad-loqui aliquem*, parler à quelqu'un, on change le *d* de la préposition *ad* en *l*, à cause de l'*l* qu'on va prononcer, et l'on dit *al-loqui aliquem* plutôt que *ad-loqui* ; et de même *ir-ruere* au lieu de *in-ruere*, *col-loqui* au lieu de *cum* ou *con-loqui*, etc. ainsi l'*l* attire une autre *l*, etc.

Ce que le mécanisme de la parole fait faire à l'égard des lettres, la vue de l'esprit tournée vers un mot principal le fait pratiquer à l'égard de la terminaison des mots. On prend un mot selon sa signification, on n'en change point la valeur : mais à cause du cas, ou du genre, ou du nombre, ou enfin de la terminaison d'un autre mot dont l'imagination est occupée, on donne à un mot voisin de celui-là une terminaison différente de celle qu'il aurait eu selon la *Construction* ordinaire ; en sorte que la terminaison du mot dont l'esprit est occupé, attire une terminaison semblable, mais qui n'est pas la régulière. *Urbem quam statuo, vestra est* (*Aeneid. l. I.*) ; *quam statuo* a attiré *urbem* au lieu de *urbs* : et de même *populo ut placerent quas fecisset fabulas*, au lieu de *fabulae*. (*Ter. And. prol.*)

Je sais bien qu'on peut expliquer ces exemples par l'ellipse ; *haec urbs, quam urbem statuo*, etc. *illae fabulae, quas fabulas fecisset* : mais l'attraction en est peut-être la véritable raison. *Dii non concessere poetis esse mediocribus* (*Hor. de arte poetica.*) ; *mediocribus* est attiré par *poetis*. *Animal providum et sagax quem vocamus hominem* (*Cic. leg. I. 7.*), où vous voyez que *hominem* a attiré *quem* ; parce qu'en effet *hominem* était dans l'esprit de Cicéron dans le temps qu'il a dit *animal providum*. *Benevolentia qui est amicitiae fons* (Cicéron) ; *fons* a attiré *qui* au lieu de *quae*. *Benevolentia est fons, qui est fons amicitiae*. Il y a un grand nombre d'exemples pareils dans Sanctius, et dans la méthode latine de P. R. on doit en rendre raison par la direction de la vue de l'esprit qui se porte plus particulièrement vers un certain mot, ainsi que nous venons de l'observer. C'est le ressort des idées accessoires.

III. DE LA CONSTRUCTION USUELLE

La troisième sorte de *Construction* est composée des deux précédentes. Je l'appelle *Construction usuelle*, parce que j'entends par cette *Construction* l'arrangement des mots qui est en usage dans les livres, dans les lettres, et dans la conversation des honnêtes gens. Cette *Construction* n'est souvent ni toute simple, ni toute figurée. Les mots doivent être, simples, clairs, naturels, et exciter dans l'esprit plus de sens, que la lettre ne paraît en exprimer ; les mots doivent être énoncés dans un ordre qui n'excite

pas un sentiment désagréable à l'oreille ; on doit y observer autant que la convenance des différents styles le permet, ce qu'on appelle le *nombre*, le *rythme*, l'*harmonie*, etc. Je ne m'arrêterai point à recueillir les différentes remarques que plusieurs bons auteurs ont faites au sujet de cette *Construction*. Telles sont celles de MM. de l'Académie Française, de Vaugelas, de M. l'abbé d'Olivet, du P. Bouhours, de l'abbé de Bellegarde, de M. de Gamaches, etc. Je remarquerai seulement que les figures dont nous avons parlé, se trouvent souvent dans la *Construction usuelle*, mais elles n'y sont pas nécessaires ; et même communément l'élégance est jointe à la simplicité ; et si elle admet des transpositions, des ellipses, ou quelque autre figure, elles sont aisées à ramener à l'ordre de l'analyse énonciative. Les endroits qui sont les plus beaux dans les anciens, sont aussi les plus simples et les plus faciles.

Il y a donc :

1°. une *Construction* simple, nécessaire, naturelle, où chaque pensée est analysée relativement à l'énonciation. Les mots forment un tout qui a des parties ; or la perception du rapport que ces parties ont l'une à l'autre, et qui nous en fait concevoir l'ensemble, nous vient uniquement de la *Construction* simple, qui, énonçant les mots suivant l'ordre successif de leurs rapports, nous les présente de la manière la plus propre à nous faire apercevoir ces rapports et à faire naître la pensée totale.

Cette première sorte de *Construction* est le fondement de toute énonciation. Si elle ne sert de base à l'orateur, la chute du discours est certaine, dit Quint. *nisi oratori fundamenta fideliter jecerit, quidquid superstruxerit corruet.* (Quint. *Inst. or. l. I. c. jv. de gr.*) Mais il ne faut pas croire, avec quelques grammairiens, que ce soit par cette manière simple que quelque langue ait jamais été formée ; ç'a été après des assemblages sans ordre de pierres et de matériaux, qu'ont été faits les édifices les plus réguliers ; sont-ils élevés, l'ordre simple qu'on y observe cache ce qu'il en a coûté à l'art. Comme nous saisissons aisément ce qui est simple et bien ordonné, et que nous apercevons sans peine les rapports des parties qui font l'ensemble, nous ne faisons pas assez d'attention que ce qui nous paraît avoir été fait sans peine est le fruit de la réflexion, du travail, de l'expérience, et de l'exercice. Rien de plus irrégulier qu'une langue qui se forme ou qui se perd.

Ainsi, quoique dans l'état d'une langue formée, la *Construction* dont nous parlons soit la première à cause de l'ordre qui fait apercevoir la liaison, la dépendance, la suite, et les rapports des mots ; cependant les langues n'ont pas eu d'abord cette première sorte de *Construction*. Il y a une espèce de métaphysique d'instinct et de sentiment qui a présidé à la formation des langues ; sur quoi les grammairiens ont fait ensuite leurs observations, et ont aperçu un ordre grammatical, fondé sur l'analyse de la pensée, sur les parties que la nécessité de l'élocution fait donner à la pensée, sur les signes de ces parties, et sur le rapport et le service de ces signes. Ils ont observé encore l'ordre pratique et d'usage.

2°. La seconde sorte de *Construction* est appelée *Construction figurée* ; celle-ci s'écarte de l'arrangement de la *Construction simple*, et de l'ordre de l'analyse énonciative.

3°. Enfin il y a une *Construction usuelle*, où l'on suit la manière ordinaire de parler des honnêtes gens de la nation dont on parle la langue, soit que les expressions dont on se sert se trouvent conformes à la *Construction simple*, ou qu'on s'énonce par la *figurée*. Au reste, *par les honnêtes gens de la nation*, j'entends les personnes que la condition, la fortune ou le mérite élèvent au-dessus du vulgaire, et qui ont l'esprit cultivé par la lecture, par la réflexion, et par le commerce avec d'autres personnes qui ont ces mêmes avantages. Trois points qu'il ne faut pas séparer : 1° distinction au-dessus du vulgaire, ou par la naissance et la fortune, ou par le mérite personnel ; 2° avoir l'esprit cultivé ; 3° être en commerce avec des personnes qui ont ces mêmes avantages.

Toute *Construction simple* n'est pas toujours conforme à la *Construction usuelle* : mais une phrase de la *Construction usuelle*, même de la plus élégante, peut être énoncée selon l'ordre de la *Construction simple*.

Turenne est mort ; la fortune chancelle ; la victoire s'arrête ; le courage des troupes est abattu par la douleur, et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile : (Fléch. *or. fun. de M. de Tur.*)

Quoi de plus simple dans la *Construction* ? Quoi de plus éloquent et de plus élégant dans l'expression.

Il en est de même de la *Construction figurée* ; une *Construction figurée* peut être ou n'être pas élégante. Les ellipses, les transpositions, et les autres figures se trouvent dans les discours vulgaires, comme elles se trouvent dans les plus sublimes. Je fais ici cette remarque, parce que la plupart des grammairiens confondent la *Construction* élégante avec la *Construction* figurée, et s'imaginent que toute *Construction* figurée est élégante, et que toute *Construction* simple ne l'est pas.

Au reste, la *Construction* figurée est défectueuse quand elle n'est pas autorisée par l'usage. Mais quoique l'usage et l'habitude nous fassent concevoir aisément le sens de ces *Constructions* figurées, il n'est pas toujours si facile d'en réduire les mots à l'ordre de la *Construction* simple. C'est pourtant à cet ordre qu'il faut tout ramener, si l'on veut pénétrer la raison des différentes modifications que les mots reçoivent dans le discours. Car, comme nous l'avons déjà remarqué, les *Constructions* figurées ne sont entendues que parce que l'esprit en rectifie l'irrégularité par le secours des idées accessoires, qui font concevoir ce qu'on lit et ce qu'on entend, comme si le sens était énoncé dans l'ordre de la *Construction simple*.

C'est par ce motif, sans doute, que dans les écoles où l'on enseigne le latin, surtout selon la méthode de l'explication, les maîtres habiles commencent par arranger les mots selon l'ordre dont nous parlons, et c'est ce qu'on appelle *faire la Construction* ; après quoi on accoutume les jeunes gens à l'élégance, par de fréquentes lectures du texte dont ils entendent alors le sens, bien mieux et avec plus de fruit que si l'on avait commencé par le texte sans le réduire à la *Construction simple*.

Hé ! n'est-ce pas ainsi que quand on enseigne quelqu'un des Arts libéraux, tel que la Danse, la Musique, la Peinture, l'écriture, etc. on mène longtemps les jeunes élèves comme par la main, on les fait passer par ce qu'il y a de plus simple et de plus facile ; on leur montre les fondements et les principes de l'art, et on les mène ensuite sans peine à ce que l'art a de plus sublime.

Ainsi, quoi qu'en puissent dire quelques personnes peu accoutumées à l'exactitude du raisonnement, et à remonter en tout aux vrais principes, la méthode dont je parle est extrêmement utile. Je vais en exposer ici les fondements, et donner les connaissances nécessaires pour la pratiquer avec succès.

DU DISCOURS CONSIDÉRÉ GRAMMATICALEMENT ET DES PARTIES QUI LE COMPOSENT

Le discours est un assemblage de propositions, d'énonciations, et de périodes, qui toutes doivent se rapporter à un but principal.

La proposition est un assemblage de mots, qui, par le concours des différents rapports qu'ils ont entre eux, énoncent un jugement ou quelque considération particulière de l'esprit, qui regarde un objet comme tel.

Cette considération de l'esprit peut se faire en plusieurs manières différentes, et ce sont ces différentes manières qui ont donné lieu aux modes des verbes.

Les mots, dont l'assemblage forme un sens, sont donc ou le signe d'un jugement, ou l'expression d'un simple regard de l'esprit qui considère un objet avec telle ou telle modification : ce qu'il faut bien distinguer.

Juger, c'est penser qu'un objet est de telle ou telle façon ; c'est affirmer ou nier ; c'est décider relativement à l'état où l'on suppose que les objets sont en eux-mêmes. Nos jugements sont donc ou affirmatifs ou négatifs. *La terre tourne autour du soleil* ; voilà un jugement affirmatif. *Le soleil ne tourne point autour de la terre* ; voilà un jugement négatif. Toutes les propositions exprimées par le mode indicatif énoncent autant de jugements : *je chante, je chantais, j'ai chanté, j'avais chanté, je chanterai* ; ce sont là autant de propositions affirmatives, qui deviennent négatives par la seule addition des particules *ne, non, ne pas*, etc.

Ces propositions marquent un état réel de l'objet dont on juge : je veux dire que nous supposons alors que l'objet est ou qu'il a été, ou enfin qu'il sera tel que nous le disons indépendamment de notre manière de penser.

Mais quand je dis *soyez sage*, ce n'est que dans mon esprit que je rapporte à vous la perception ou idée *d'être sage*, sans rien énoncer, au moins directement de votre état actuel ; je ne fais que dire ce que je souhaite que vous soyez : l'action de mon esprit n'a que cela pour objet, et non d'énoncer que vous êtes sage ni que vous ne l'êtes point. Il en est de même de ces autres phrases, *si vous étiez sage, afin que vous soyez sage* ; et même des phrases énoncées dans un sens abstrait par l'infinitif, *Pierre être sage*. Dans toutes ces phrases il y a toujours le signe de l'action de l'esprit qui applique, qui rapporte, qui adapte une perception ou une qualification à un objet, mais qui l'adapte, ou avec la forme de commandement, ou avec celle de condition, de souhait, de dépendance, etc. mais il n'y a point là de décision qui affirme ou qui nie relativement à l'état positif de l'objet.

Voilà une différence essentielle entre les propositions : les unes sont directement affirmatives ou négatives, et énoncent des jugements ; les autres n'entrent dans le discours que pour y énoncer certaines vues de l'esprit ; ainsi elles peuvent être appelées simplement *énonciations*.

Tous les modes du verbe, autre que l'indicatif, nous donnent de ces sortes d'énonciations, même l'infinitif, surtout en latin ; ce que nous expliquerons bientôt plus en détail. Il suffit maintenant d'observer cette première division générale de la proposition.

I. Proposition directe énoncée par le mode indicatif.

Proposition oblique ou simple énonciation exprimée par quelqu'un des autres modes du verbe.

Il ne sera pas inutile d'observer que les propositions et les énonciations sont quelquefois appelées *phrases* : mais *phrase* est un mot générique qui se dit de tout assemblage de mots liés entre eux, soit qu'ils fassent un sens fini, ou que ce sens ne soit qu'incomplet.

Ce mot *phrase* se dit plus particulièrement d'une façon de parler, d'un tour d'expression, entant que les mots y sont construits et assemblés d'une manière particulière. Par exemple, *on dit* est une phrase française ; *hoc dicitur* est une phrase latine : *si dice* est une phrase italienne : *il y a longtemps* est une phrase française ; *e molto tempo* est une phrase italienne : voilà autant de manières différentes d'analyser et de rendre la pensée. Quand on veut rendre raison d'une phrase, il faut toujours la réduire à la proposition, et en achever le sens, pour démêler exactement les rapports que les mots ont entre eux selon l'usage de la langue dont il s'agit.

Des parties de la proposition et de l'énonciation.

La proposition a deux parties essentielles : 1°. le sujet : 2°. l'attribut. Il en est de même de l'énonciation.

1°. Le *sujet* ; c'est le mot qui marque la personne ou la chose dont on juge, ou que l'on regarde avec telle ou telle qualité ou modification.

2°. L'*attribut* ; ce sont les mots qui marquent ce que l'on juge du sujet, ou ce que l'on regarde comme mode du sujet.

L'attribut contient essentiellement le verbe, parce que le verbe est dit du sujet, et marque l'action de l'esprit qui considère le sujet comme étant de telle ou telle façon, comme ayant ou faisant telle ou telle chose. Observez donc que l'attribut commence toujours par le verbe.

Différentes sortes de sujets

Il y a quatre sortes de sujets : 1°. *sujet simple*, tant au singulier qu'au pluriel : 2°. *sujet multiple* : 3°. *sujet complexe* : 4°. *sujet énoncé par plusieurs mots qui forment un sens total, et qui sont équivalents à un nom*.

1°. *Sujet simple*, énoncé en un seul mot : *le soleil est levé*, *le soleil* est le sujet simple au singulier. *Les astres brillent*, *les astres* sont le sujet simple au pluriel.

2°. *Sujet multiple*, c'est lorsque pour abrégé, on donne un attribut commun à plusieurs objets différents : *la foi, l'espérance, et la charité sont trois vertus théologiques* ; ce qui est plus court que si l'on disait *la foi est une vertu théologique, l'espérance est une vertu théologique, la charité est une vertu théologique* ; ces trois mots ; *la foi, l'espérance, la charité* sont le sujet multiple. Et de même, *S. Pierre, S. Jean, S. Matthieu*, etc. étaient

apôtres : S. Pierre, S. Jean, S. Matthieu, voilà le sujet multiple ; *étaient apôtres*, en est l'attribut commun.

3°. *Sujet complexe* ; ce mot complexe vient du latin *complexus*, qui signifie *embrassé, composé*. Un sujet est complexe, lorsqu'il est accompagné de quelque adjectif ou de quelque autre modificatif : *Alexandre vainquit Darius*, *Alexandre* est un sujet simple ; mais si je dis *Alexandre fils de Philippe*, ou *Alexandre roi de Macédoine*, voilà un sujet complexe. Il faut bien distinguer, dans le sujet complexe, le sujet personnel ou individuel, et les mots qui le rendent sujet complexe. Dans l'exemple ci-dessus, *Alexandre* est le sujet personnel ; *fils de Philippe* ou *roi de Macédoine*, ce sont les mots qui n'étant point séparés d'*Alexandre*, rendent ce mot sujet complexe.

On peut comparer le sujet complexe à une personne habillée. Le mot qui énonce le sujet est pour ainsi dire la personne, et les mots qui rendent le sujet complexe, ce sont comme les habits de la personne. Observez que lorsque le sujet est complexe, on dit que la proposition est complexe ou composée.

L'attribut peut aussi être complexe ; si je dis qu'*Alexandre vainquit Darius roi de Perse*, l'attribut est complexe, ainsi la proposition est composée par rapport à l'attribut. Une proposition peut aussi être complexe par rapport au sujet et par rapport à l'attribut.

4°. La quatrième sorte de sujet, est un sujet énoncé par plusieurs mots qui forment un sens total, et qui sont équivalents à un nom.

Il n'y a point de langue qui ait un assez grand nombre de mots, pour suffire à exprimer par un nom particulier chaque idée ou pensée qui peut nous venir dans l'esprit : alors on a recours à la périphrase ; par exemple, les Latins n'avaient point de mot pour exprimer la durée du temps pendant lequel un prince exerce son autorité : ils ne pouvaient pas dire comme nous *sous le règne d'Auguste* ; ils disaient alors, *dans le temps qu'Auguste était empereur, imperante Caesare Augusto* ; car *regnum* ne signifie que *royaume*.

Ce que je veux dire de cette quatrième sorte de sujets, s'entendra mieux par des exemples. *Differer de profiter de l'occasion, c'est souvent la laisser échapper sans retour. Différer de profiter de l'occasion*, voilà le sujet énoncé par plusieurs mots qui forment un sens total, dont on dit que *c'est souvent laisser échapper l'occasion sans retour. C'est un grand art de cacher l'art* : ce *hoc*, à savoir, *cacher l'art*, voilà le sujet, dont on dit que *c'est un grand art*. *Bien vivre est un moyen sûr de désarmer la médisance* : *bien vivre* est le sujet ; *est un moyen sûr de désarmer la médisance*, c'est l'attribut. *Il vaut mieux être juste que d'être riche, être raisonnable que d'être savant*.

Il y a là quatre propositions selon l'analyse grammaticale, deux affirmatives et deux négatives, du moins en français.

1°. Il, *illud* : ceci, à savoir *être juste*, vaut mieux que l'avantage d'être riche ne vaut. *Etre juste* est le sujet de la première proposition, qui est affirmative ; *être riche* est le sujet de la seconde proposition, qui est négative en français, parce qu'on sous-entend *ne vaut* ; *être riche ne vaut pas tant*.

2°. Il en est de même de la suivante, *être raisonnable vaut mieux que d'être savant* : *être raisonnable* est le sujet dont on dit *vaut mieux*, et cette première proposition est affirmative : dans la corrélatrice *être savant ne vaut pas tant, être savant* est le sujet. *Majus est certeque gratius prodesse hominibus, quam opes magnas habere*. (Cicér. *de nat. deor. l. II. c. xxv.*) *Prodesse hominibus*, être utile aux hommes, voilà le sujet, c'est de quoi on affirme que c'est une chose plus grande, plus louable, et plus satisfaisante, que de posséder de grands biens.

Remarquez, 1°. que dans ces sortes de sujets il n'y a point de sujet personnel que l'on puisse séparer des autres mots. C'est le sens total, qui résulte des divers rapports que les mots ont entre eux, qui est le sujet de la proposition ; le jugement ne tombe que sur l'ensemble, et non sur aucun mot particulier de la phrase.

2°. Observez que l'on n'a recours à plusieurs mots pour énoncer un sens total, que parce qu'on ne trouve pas dans la langue un nom substantif destiné à l'exprimer. Ainsi les mots qui énoncent ce sens total suppléent à un nom qui manque : par exemple, *aimer à obliger et à faire du bien, est une qualité qui marque une grande âme* ; *aimer à obliger et à faire du bien*, voilà le sujet de la proposition. M. l'abbé de S. Pierre a mis en usage le mot de *bienfaisance*, qui exprime le sens *d'aimer à obliger et à faire du bien* :

ainsi au lieu de ces mots, nous pouvons dire *la bienfaisance est une qualité*, etc. Si nous n'avions pas le mot de *nourrice*, nous dirions *une femme qui donne à téter à un enfant, et qui prend soin de la première enfance*.

Autres sortes de propositions à distinguer pour bien faire la construction :

II. *Proposition absolue ou complète : proposition relative ou partielle.*

1°. Lorsqu'une proposition est telle, que l'esprit n'a besoin que des mots qui y sont énoncés pour en entendre le sens, nous disons que c'est là une *proposition absolue ou complète*.

2°. Quand le sens d'une proposition met l'esprit dans la situation d'exiger ou de supposer le sens d'une autre proposition, nous disons que ces propositions sont relatives, et que l'une est la corrélatrice de l'autre. Alors ces propositions sont liées entre elles par des conjonctions ou par des termes relatifs. Les rapports mutuels que ces propositions ont alors entre elles, forment un sens total que les Logiciens appellent *proposition composée* ; et ces propositions qui forment le tout, sont chacune des propositions partielles.

L'assemblage de différentes propositions liées entre elles par des conjonctions ou par d'autres termes relatifs, est appelé *période* par les Rhéteurs. Il ne sera pas inutile d'en dire ici ce que le grammairien en doit savoir.

De la période. La période est un assemblage de propositions liées entre elles par des conjonctions, et qui toutes ensemble font un sens fini : ce sens fini est aussi appelé *sens complet*. Le sens est fini lorsque l'esprit n'a pas besoin d'autres mots pour l'intelligence complète du sens, en sorte que toutes les parties de l'analyse de la pensée sont énoncées. Je suppose qu'un lecteur entende sa langue ; qu'il soit en état de démêler ce qui est sujet et ce qui est attribut dans une proposition, et qu'il connaisse les signes qui rendent les propositions corrélatives. Les autres connaissances sont étrangères à la Grammaire.

Il y a dans une période autant de propositions qu'il y a de verbes, surtout à quelque mode fini ; car tout verbe employé dans une période marque ou un jugement ou un regard de l'esprit qui applique un qualificatif à un sujet. Or tout jugement suppose un sujet, puisqu'on ne peut juger qu'on ne juge de quelqu'un ou de quelque chose. Ainsi le verbe m'indique nécessairement un sujet et un attribut : par conséquent il m'indique une proposition, puisque la proposition n'est qu'un assemblage de mots qui énoncent un jugement porté sur quelque sujet. Ou bien le verbe m'indique une énonciation, puisque le verbe marque l'action de l'esprit qui adapte ou applique un qualificatif à un sujet, de quelque manière que cette application se fasse.

J'ai dit *surtout à quelque mode fini* ; car l'infinitif est souvent pris pour un nom, *je veux lire* : et lors même qu'il est verbe, il forme un sens partiel avec un nom, et ce sens est exprimé par une énonciation qui est ou le sujet d'une proposition logique, ou le terme de l'action d'un verbe, ce qui est très-ordinaire en latin. Voici des exemples de l'un et de l'autre ; et premièrement d'une énonciation, qui est le sujet d'une proposition logique. Ovide fait dire au noyer, qu'il est bien fâcheux pour lui de porter des fruits, *nocet esse feracem* ; mot à mot, *être fertile est nuisible à moi*, où vous voyez que ces mots, *être fertile*, font un sens total qui est le sujet de *est nuisible, nocet*. Et de même, *magna ars est, non apparere artem* ; mot à mot, *l'art ne point paraître est un grand art* : c'est un grand art de cacher l'art, de travailler de façon qu'on ne reconnaisse pas la peine que l'ouvrier a eue ; il faut qu'il semble que les choses se soient faites ainsi naturellement. Dans un autre sens *cacher l'art*, c'est ne pas donner lieu de se défier de quelque artifice ; ainsi *l'art ne point paraître*, voilà le sujet dont on dit que *c'est un grand art*. *Te duci ad mortem, Catilina, jam pridem oportebat.* (Cic. primo Catil.) mot à mot, *toi être mené à la mort, est ce qu'on aurait dû faire il y a longtemps*. *Toi être mené à la mort*, voilà le sujet : et quelques lignes après Cicéron ajoute, *interfectum te esse Catilina convenit* : *toi être tué Catilina convient à la république* : *toi être tué*, voilà le sujet ; *convient à la république* c'est l'attribut. *Hominem esse solum, non est bonum* ; *hominem esse solum*, voilà le sujet, *non est bonum*, c'est l'attribut.

2°. Ce sens formé par un nom avec un infinitif, est aussi fort souvent le terme de l'action d'un verbe : *cupio me esse clementem* : Cic. *prim. Catil. sub initio. Cupio*, je désire : et quoi ? *me esse clementem*, moi être indulgent : où vous voyez que *me esse clementem* fait un sens total qui est le terme de l'action de *cupio. Cupio hoc nempe, me esse clementem*. Il y a en latin un très-grand nombre d'exemples de ce sens total, formé par un nom avec un infinitif ; sens qui étant équivalent à un nom, peut également être ou le sujet d'une proposition, ou le terme de l'action d'un verbe.

Ces sortes d'énonciations qui déterminent un verbe, et qui en font une application, comme quand on dit *je veux être sage ; être sage*, détermine *je veux* : ces sortes d'énonciations, dis-je, ou de déterminations ne se font pas seulement par des infinitifs, elles se font aussi quelquefois par des propositions même, comme quand on dit, *je ne sais qui a fait cela* ; et en latin *nescio quis fecit, nescio uter*, etc.

Il y a donc des propositions ou énonciations qui ne servent qu'à expliquer ou à déterminer un mot d'une proposition précédente : mais avant que de parler de ces sortes de propositions, et de quitter la période, il ne sera pas inutile de faire les observations suivantes.

Chaque phrase ou assemblage de mots qui forme un sens partiel dans une période, et qui a une certaine étendue, est appelée *membre de la période*, . Si le sens est énoncé en peu de mots, on l'appelle *incise*, , *segmen, incisum*. Si tous les sens particuliers qui composent la période sont ainsi énoncés en peu de mots ; c'est le style coupé : c'est ce que Cicéron appelle *incisim dicere*, parler par incise. C'est ainsi, comme nous l'avons déjà vu, que M. Fléchier a dit : *Turenne est mort ; la victoire s'arrête ; la fortune chancelle ; tout le camp demeure immobile* : voilà quatre propositions qui ne sont regardées que comme des incisives, parce qu'elles sont courtes ; le style périodique employe des phrases plus longues.

Ainsi une période peut être composée, ou seulement de membres, ce qui arrive lorsque chaque membre a une certaine étendue ; ou seulement d'incises, lorsque chaque sens particulier est énoncé en peu de mots ; ou enfin une période est composée de membres et d'incises.

III. Propositions explicatives, propositions déterminatives.

La proposition explicative est différente de la déterminative, en ce que celle qui ne sert qu'à expliquer un mot, laisse le mot dans toute sa valeur sans aucune restriction ; elle ne sert qu'à faire remarquer quelque propriété, quelque qualité de l'objet : par exemple, *l'homme, qui est un animal raisonnable, devrait s'attacher à régler ses passions ; qui est un animal raisonnable*, c'est une proposition explicative qui ne restreint point l'étendue du mot d'*homme*. L'on pourrait dire également, *l'homme devrait s'attacher à régler ses passions* : cette proposition explicative fait seulement remarquer en l'homme une propriété, qui est une raison qui devrait le porter à régler ses passions.

Mais si je dis, *l'homme qui m'est venu voir ce matin, ou l'homme que nous venons de rencontrer, ou dont vous m'avez parlé, est fort savant* ; ces trois propositions sont déterminatives ; chacune d'elles restreint la signification d'*homme* à un seul individu de l'espèce humaine ; et je ne puis pas dire simplement *l'homme est fort savant*, parce que *l'homme* serait pris alors dans toute son étendue, c'est-à-dire qu'il serait dit de tous les individus de l'espèce humaine. *Les hommes qui sont créés pour aimer Dieu, ne doivent point s'attacher aux bagatelles ; qui sont créés pour aimer Dieu*, voilà une proposition explicative, qui ne restreint point l'étendue du mot d'*hommes*. *Les hommes qui sont complaisants se font aimer ; qui sont complaisants*, c'est une proposition déterminative, qui restreint l'étendue d'*hommes* à ceux qui sont complaisants ; en sorte que l'attribut *se font aimer* n'est pas dit de tous les hommes, mais seulement de ceux qui sont complaisants.

Ces énonciations ou propositions, qui ne sont qu'explicatives ou déterminatives, sont communément liées aux mots qu'elles expliquent ou à ceux qu'elles déterminent par *qui*, ou par *que*, ou par *dont, duquel*, etc.

Elles sont liées par *qui*, lorsque ce mot est le sujet de la proposition explicative ou déterminative ; *celui qui craint le seigneur, etc. les jeunes gens qui étudient*, etc.

Elles sont liées par *que*, ce qui arrive en deux manières.

1°. Ce mot *que* est souvent le terme de l'action du verbe qui suit : par exemple, *le livre que je lis* ; *que* est le terme de l'action de lire. C'est ainsi que *dont, duquel, desquels, à qui, auquel, auxquels*, servent aussi à lier les propositions, selon les rapports que ces pronoms relatifs ont avec les mots qui suivent.

2°. Ce mot *que* est encore souvent le représentatif de la proposition déterminative qui va suivre un verbe : *je dis que* ; *que* est d'abord le terme de l'action *je dis, dico quod* ; la proposition qui le suit est l'explication de *que* ; *je dis que les gens de bien sont estimés*. Ainsi il y a des propositions qui servent à expliquer ou à déterminer quelque mot avec lequel elles entrent ensuite dans la composition d'une période.

IV. Proposition principale, proposition incidente.

Un mot n'a de rapport grammatical avec un autre mot, que dans la même proposition : il est donc essentiel de rapporter chaque mot à la proposition particulière dont il fait partie, surtout quand le rapport des mots se trouve interrompu par quelque proposition incidente, ou par quelque incise ou sens détaché.

La proposition incidente est celle qui se trouve entre le sujet personnel et l'attribut d'une autre proposition qu'on appelle *proposition principale*, parce que celle-ci contient ordinairement ce que l'on veut principalement faire entendre.

Ce mot *incidente* vient du latin *incidere*, tomber dans : par exemple, *Alexandre, qui était roi de Macédoine, vainquit Darius* ; *Alexandre vainquit Darius*, voilà la proposition principale ; *Alexandre* en est le sujet ; *vainquit Darius*, c'est l'attribut : mais entre *Alexandre* et *vainquit* il y a une autre proposition, *qui était le roi de Macédoine* ; comme elle tombe entre le sujet et l'attribut de la proposition principale, on l'appelle *proposition incidente*, qui en est le sujet : ce *qui* rappelle l'idée d'*Alexandre qui*, c'est-à-dire *lequel Alexandre ; était roi de Macédoine*, c'est l'attribut. *Deus quem adoramus est omnipotens*, le Dieu que nous adorons est tout puissant : *Deus est omnipotens*, voilà la proposition principale ; *quem adoramus*, c'est la proposition incidente ; *nos adoramus quem Deum*, nous adorons lequel Dieu.

Ces propositions incidentes sont aussi des propositions explicatives ou des propositions déterminatives.

V. Proposition explicite, proposition implicite ou elliptique.

Une proposition est explicite, lorsque le sujet et l'attribut y sont exprimés.

Elle est implicite, imparfaite, ou elliptique, lorsque le sujet ou le verbe ne sont pas exprimés, et que l'on se contente d'énoncer quelque mot qui, par la liaison que les idées accessoires ont entre elles, est destiné à réveiller dans l'esprit de celui qui lit le sens de toute la proposition.

Ces propositions elliptiques sont fort en usage dans les devises et dans les proverbes : en ces occasions les mots exprimés doivent réveiller aisément l'idée des autres mots que l'ellipse supprime.

Il faut observer que les mots énoncés doivent être présentés dans la forme qu'ils le seraient si la proposition était explicite, ce qui est sensible en latin : par exemple, dans le proverbe dont nous avons parlé, *ne sus Minervam*. *Minervam* n'est à l'accusatif, que parce qu'il y serait dans la proposition explicite, à laquelle ces mots doivent être rapportés ; *sus non doceat Minervam*, qu'un ignorant ne se mêle point de vouloir instruire Minerve. Et de même ces trois mots *Deo optimo maximo*, qu'on ne désigne souvent que par les lettres initiales *D. O. M.* font une proposition implicite dont la Construction pleine est, *hoc monumentum, ou thesis haec, dicatur, vovetur, consecratur Deo optimo maximo*.

Sur le rideau de la comédie Italienne on lit ces mots tirés de l'art poétique d'Horace, *sublato jure nocendi*, le droit de nuire ôté. Les circonstances du lieu doivent faire entendre au lecteur intelligent, que celui qui a donné cette inscription a eu dessein de faire dire aux comédiens, *ridemus vitia, sublato jure nocendi*, nous rions ici des défauts d'autrui, sans nous permettre de blesser personne.

La devise est une représentation allégorique, dont on se sert pour faire entendre une pensée par une comparaison. La devise doit avoir un corps et une âme. Le corps de la devise, c'est l'image ou représentation ; l'âme de la devise, sont les paroles qui

doivent s'entendre d'abord littéralement de l'image ou corps symbolique ; et en même temps le concours du corps et de l'âme de la devise doit porter l'esprit à l'application que l'on veut faire, c'est-à-dire à l'objet de la comparaison.

L'âme de la devise est ordinairement une proposition elliptique. Je me contenterai de ce seul exemple : on a représenté le soleil au milieu d'un cartouche, et autour du soleil on a peint d'abord les planètes ; ce qu'on a négligé de faire dans la suite : l'âme de cette devise est *nec pluribus impar* ; mot à mot, *il n'est pas insuffisant pour plusieurs*. Le roi Louis XIV. fut l'objet de cette allégorie : le dessein de l'auteur fut de faire entendre que comme le soleil peut fournir assez de lumière pour éclairer ces différentes planètes, et qu'il a assez de force pour surmonter tous les obstacles, et produire dans la nature les différents effets que nous voyons tous les jours qu'il produit ; ainsi le Roi est doué de qualités si éminentes, qu'il serait capable de gouverner plusieurs royaumes ; il a d'ailleurs tant de ressources et tant de forces, qu'il peut résister à ce grand nombre d'ennemis ligués contre lui et les vaincre : de sorte que la *Construction pleine* est, *sicut sol non est impar pluribus orbibus illuminandis, ita Ludovicus decimus quartus non est impar pluribus regnis regendis ; nec pluribus hostibus profligandis*. Ce qui fait bien voir que lorsqu'il s'agit de *Construction*, il faut toujours réduire toutes les phrases et toutes les propositions à la *Construction pleine*.

VI. Proposition considérée grammaticalement ou logiquement.

On peut considérer une proposition ou grammaticalement ou logiquement : quand on considère une proposition grammaticalement, on n'a égard qu'aux rapports réciproques qui sont entre les mots ; au lieu que dans la proposition logique, on n'a égard qu'au sens total qui résulte de l'assemblage des mots : en sorte que l'on pourrait dire que la proposition considérée grammaticalement est la proposition de l'élocution ; au lieu que la proposition considérée logiquement est celle de l'entendement, qui n'a égard qu'aux différentes parties, je veux dire aux différents points de vue de sa pensée : il en considère une partie comme sujet, l'autre comme attribut, sans avoir égard aux mots ; ou bien il en regarde une comme cause, l'autre comme effet ; ainsi des autres manières qui sont l'objet de la pensée : c'est ce qui va être éclairci par des exemples.

Celui qui me suit, dit Jésus-Christ, ne marche point dans les ténèbres : considérons d'abord cette phrase ou cet assemblage de mots grammaticalement, c'est-à-dire selon les rapports que les mots ont entre eux ; rapports d'où résulte le sens : je trouve que cette phrase, au lieu d'une seule proposition, en contient trois.

1°. *Celui* est le sujet de *ne marche point dans les ténèbres* ; et voilà une proposition principale ; *celui* étant le sujet, est ce que les grammairiens appellent *le nominatif du verbe*.

Ne marche point dans les ténèbres, c'est l'attribut ; *marche* est le verbe qui est au singulier, et à la troisième personne, parce que le sujet est au singulier, et est un nom de la troisième personne, puisqu'il ne marque ni la personne qui parle, ni celle à qui l'on parle ; *ne point* est la négation, qui nie du sujet l'action de *marcher dans les ténèbres*.

Dans les ténèbres, est une modification de l'action de celui qui marche, *il marche dans les ténèbres* ; *dans* est une préposition qui ne marque d'abord qu'une modification ou manière incomplète ; c'est-à-dire que *dans* étant une préposition, n'indique d'abord qu'une espèce, une sorte de modification ; qui doit être ensuite singularisée, appliquée, déterminée par un autre mot, qu'on appelle par cette raison *le complément* de la préposition : ainsi *les ténèbres* est le complément de *dans* ; et alors ces mots, *dans les ténèbres*, forment un sens particulier qui modifie *marche*, c'est-à-dire qui énonce une manière particulière de marcher.

2°. *Qui me suit*, ces trois mots font une proposition incidente qui détermine *celui*, et le restreint à ne signifier que *le Disciple de Jésus-Christ*, c'est-à-dire celui qui règle sa conduite et ses moeurs sur les maximes de l'Evangile : ces propositions incidentes énoncées par *qui*, sont équivalentes à un adjectif.

Qui est le sujet de cette proposition incidente ; *me suit* est l'attribut : *suit* est le verbe ; *me* est le déterminant ou terme de l'action de *suit* : car selon l'ordre de la pensée et des rapports, *me* est après *suit* ; mais selon l'élocution ordinaire ou *Construction*

usuelle, ces sortes de pronoms précèdent le verbe. Notre langue a conservé beaucoup plus d'inversions latines qu'on ne pense.

3°. *Dit Jésus-Christ*, c'est une troisième proposition qui fait une incise ou sens détaché ; c'est un adjectif : en ces occasions la *Construction usuelle* met le sujet de la proposition après le verbe : *Jésus-Christ* est le sujet, et *dit* est l'attribut.

Considérons maintenant cette proposition à la manière des Logiciens : commençons d'abord à en séparer l'incise *dit Jésus-Christ* ; il ne nous restera plus qu'une seule proposition, *celui qui me suit* : ces mots ne forment qu'un sens total ; *qui* est le sujet de la proposition logique, sujet complexe ou composé, car on ne juge de *celui*, qu'autant qu'il est *celui qui me suit* : voilà le sujet logique ou de l'entendement. C'est de ce sujet que l'on pense et que l'on dit qu'*il ne marche point dans les ténèbres*.

Il en est de même de cette autre proposition : *Alexandre, qui était roi de Macédoine, vainquit Darius*. Examinons d'abord cette phrase grammaticalement. J'y trouve deux propositions : *Alexandre vainquit Darius*, voilà une proposition principale ; *Alexandre* en est le sujet ; *vainquit Darius*, c'est l'attribut. *Qui était Roi de Macédoine*, c'est une proposition incidente ; *qui* en est le sujet, et *était Roi de Macédoine*, l'attribut. Mais logiquement ces mots, *Alexandre qui était roi de Macédoine*, forment un sens total équivalent à *Alexandre roi de Macédoine* : ce sens total est le sujet complexe de la proposition ; *vainquit Darius*, c'est l'attribut.

Je crois qu'un grammairien ne peut pas se dispenser de connaître ces différentes sortes de propositions, s'il veut faire la *Construction* d'une manière raisonnable.

Les divers noms que l'on donne aux différentes propositions, et souvent à la même, sont tirés des divers points de vue sous lesquels on les considère : nous allons rassembler ici celles dont nous venons de parler, et que nous croyons qu'un grammairien doit connaître.

Il faut observer que les Logiciens donnent le nom de *proposition composée* à tout sens total qui résulte du rapport que deux propositions grammaticales ont entre elles ; rapports qui sont marqués par la valeur des différentes conjonctions qui unissent les propositions grammaticales.

Ces propositions composées ont divers noms selon la valeur de la conjonction ou de l'adverbe conjonctif, ou du relatif qui unit les simples propositions partielles, et en fait un tout. Par exemple, *ou, aut, vel*, est une conjonction disjonctive ou de division. On rassemble d'abord deux objets pour donner ensuite l'alternative de l'un ou celle de l'autre. Ainsi après avoir d'abord rassemblé dans mon esprit l'idée du soleil et celle de la terre, je dis que c'est ou le soleil qui tourne, ou que c'est la terre : voilà deux propositions grammaticales relatives dont les Logiciens ne font qu'une proposition composée, qu'ils appellent *proposition disjonctive*.

Telles sont encore les propositions conditionnelles qui résultent du rapport de deux propositions par la conjonction conditionnelle *si* ou *pourvu que* : *si vous étudiez bien, vous deviendrez savant* ; voilà une proposition composée qu'on appelle *conditionnelle*. Ces propositions sont composées de deux propositions particulières, dont l'une exprime une condition d'où dépend un effet que l'autre énonce. Celle où est la condition s'appelle l'*antécédent*, *si vous étudiez bien* ; celle qui énonce l'effet qui suivra la condition, est appelée le *conséquent*, *vous deviendrez savant*.

Il est estimé parce qu'il est savant et vertueux. Voilà une proposition composée que les Logiciens appellent *causale*, du mot *parce que* qui sert à exprimer la cause de l'effet que la première proposition énonce. *Il est estimé*, voilà l'effet ; et pourquoi ? *parce qu'il est savant et vertueux*, voilà la cause de l'estime.

La fortune peut bien ôter les richesses, mais elle ne peut pas ôter la vertu : voilà une proposition composée qu'on appelle *adversative* ou *discrétive*, du latin *discretivus* (Donat), qui sert à séparer, à distinguer, parce qu'elle est composée de deux propositions dont la seconde marque une distinction, une séparation, une sorte de contrariété et d'opposition, par rapport à la première ; et cette séparation est marquée par la conjonction adversative *mais*.

Il est facile de démêler ainsi les autres sortes de propositions composées ; il suffit pour cela de connaître la valeur des conjonctions qui lient les propositions particulières, et qui par cette liaison forment un tout qu'on appelle *proposition composée*. On fait

ensuite aisément la *Construction* détaillée de chacune des propositions particulières, qu'on appelle aussi *partielles* ou *corrélatives*.

Je ne parle point ici des autres sortes de propositions, comme des propositions universelles, des particulières, des singulières, des indéfinies, des affirmatives, des négatives, des contradictoires, etc. Quoique ces connaissances soient très-utiles, j'ai crû ne devoir parler ici de la proposition, qu'autant qu'il est nécessaire de la connaître pour avoir des principes sûrs de *Construction*.

Tous les rapports particuliers de *Construction* se réduisent à deux sortes de rapports généraux.

I. RAPPORT D'IDENTITÉ.

C'est le fondement de l'accord de l'adjectif avec son substantif, car l'adjectif ne fait qu'énoncer ou déclarer ce que l'on dit qu'est le substantif ; en sorte que l'adjectif c'est le substantif analysé, c'est-à-dire considéré comme étant de telle ou telle façon, comme ayant telle ou telle qualité : ainsi l'adjectif ne doit pas marquer, par rapport au genre, au nombre, et au cas, des vues qui soient différentes de celles sous lesquelles l'esprit considère le substantif.

Il en est de même entre le verbe et le sujet de la proposition, parce que le verbe énonce que l'esprit considère le sujet comme étant, ayant, ou faisant quelque chose : ainsi le verbe doit indiquer le même nombre et la même personne que le sujet indique ; et il y a des langues, tel est l'hébreu, où le verbe indique même le genre. Voilà ce que j'appelle *rapport* ou *raison d'identité*, du latin *idem*.

II. RAPPORT DE DÉTERMINATION

Le service des mots dans le discours, ne consiste qu'en deux points :

1°. A énoncer une idée ; *lumen*, lumière ; *sol*, soleil.

2°. A faire connaître le rapport qu'une idée a avec une autre idée ; ce qui se fait par les signes établis en chaque langue, pour étendre ou restreindre les idées et en faire des applications particulières.

L'esprit conçoit une pensée tout d'un coup, par la simple intelligence, comme nous l'avons déjà remarqué ; mais quand il s'agit d'énoncer une pensée, nous sommes obligés de la diviser, de la présenter en détail par les mots, et de nous servir des signes établis, pour en marquer les divers rapports. Si je veux parler de la lumière du soleil, je dirai en latin, *lumen solis*, et en français *de le soleil*, et par contraction, *du soleil*, selon la *Construction* usuelle : ainsi en latin, la terminaison de *solis* détermine *lumen* à ne signifier alors que la lumière du soleil. Cette détermination se marque en français par la préposition *de*, dont les Latins ont souvent fait le même usage, comme nous l'avons fait voir en parlant de l'article, *templum de marmore*, un temple de marbre. Virg. etc.

La détermination qui se fait en latin par la terminaison de l'accusatif, *diliges Dominum Deum tuum*, ou *Dominum Deum tuum diliges* ; cette détermination, dis-je, se marque en français par la place ou position du mot, qui selon la *Construction* ordinaire se met après le verbe, *tu aimeras le Seigneur ton Dieu*. Les autres déterminations ne se font aujourd'hui en français que par le secours des prépositions. Je dis *aujourd'hui*, parce qu'autrefois un nom substantif placé immédiatement après un autre nom substantif, déterminait de la même manière qu'en latin ; un nom qui a la terminaison du génitif, détermine le nom auquel il se rapporte, *lumen solis*, *liber Petri*, *al tens Innocent III*. (Villehardouin) au temps d'Innocent III. *l'Incarnation notre Seigneur* (Idem), pour l'Incarnation de notre Seigneur ; *le service Dieu* (Id.), pour le service de Dieu ; *le frère l'empereur* (Baudouin, *id.* p. 163.) pour le frère de l'empereur : et c'est de là que l'on dit encore *l'hôtel-Dieu*, etc. Voyez la *préface des antiquités gauloises* de Borel. Ainsi nos pères ont d'abord imité l'une et l'autre manière des Latins : premièrement, en se servant en ces occasions de la préposition *de* ; *templum de marmore*, un temple de marbre : secondement, en plaçant le substantif modifiant immédiatement après le modifié ; *frater imperatoris*, le frère l'empereur ; *domus Dei*, l'hôtel-Dieu. Mais alors le latin désignait par une terminaison particulière l'effet du nom modifiant ; avantage qui ne se trouvait point dans les noms français, dont la terminaison ne varie point. On a enfin donné la

préférence à la première manière qui marque cette sorte de détermination par le secours de la préposition *de* : *la gloire de Dieu*.

La syntaxe d'une langue ne consiste que dans les signes de ces différentes déterminations. Quand on connaît bien l'usage et la destination de ces signes, on sait la syntaxe de la langue : j'entends la *syntaxe nécessaire*, car la syntaxe usuelle et élégante demande encore d'autres observations ; mais ces observations supposent toujours celles de la syntaxe nécessaire, et ne regardent que la netteté, la vivacité, et les grâces de l'élocution ; ce qui n'est pas maintenant de notre sujet.

Un mot doit être suivi d'un ou de plusieurs autres mots déterminants, toutes les fois que par lui même il ne fait qu'une partie de l'analyse d'un sens particulier ; l'esprit se trouve alors dans la nécessité d'attendre et de demander le mot déterminant, pour avoir tout le sens particulier que le premier mot ne lui annonce qu'en partie. C'est ce qui arrive à toutes les prépositions, et à tous les verbes actifs transitifs : *il est allé à* ; *à* n'énonce pas tout le sens particulier : et je demande *où ?* on répond, *à la chasse, à Versailles*, selon le sens particulier qu'on a à désigner. Alors le mot qui achève le sens, dont la préposition n'a énoncé qu'une partie, est le complément de la préposition ; c'est-à-dire que la préposition et le mot qui la détermine, font ensemble un sens partiel, qui est ensuite adapté aux autres mots de la phrase ; en sorte que la préposition est, pour ainsi dire, un mot d'espèce ou de sorte, qui doit ensuite être déterminé individuellement : par exemple, *cela est dans*, *dans* marque une sorte de manière d'être par rapport au lieu : et si j'ajoute *dans la maison*, je détermine, j'individualise, pour ainsi dire, cette manière spécifique d'être *dans*.

Il en est de même des verbes actifs : quelqu'un me dit que *le Roi a donné* ; ces mots *a donné* ne font qu'une partie du sens particulier, l'esprit n'est pas satisfait, il n'est qu'ému, on attend, ou l'on demande, 1°. *ce que le roi a donné*, 2°. *à qui il a donné*. On répond, par exemple, à la première question, que *le roi a donné un régiment* : voilà l'esprit satisfait par rapport à la chose donnée ; *régiment* est donc à cet égard le déterminant de *a donné*, il détermine *a donné*. On demande ensuite, *à qui le roi a-t-il donné ce régiment ?* on répond *à monsieur N.* ainsi la préposition *à*, suivie du nom qui la détermine, fait un sens partiel qui est le déterminant de *a donné* par rapport à *la personne*, *à qui*. Ces deux sortes de relations sont encore plus sensibles en latin où elles sont marquées par des terminaisons particulières. *Reddite (illa) quae sunt Caesaris, Caesari : et (illa) quae sunt Dei Deo*.

Voilà deux sortes de déterminations aussi nécessaires et aussi directes l'une que l'autre, chacune dans son espèce. On peut, à la vérité, ajouter d'autres circonstances à l'action, comme le *temps*, le *motif*, la *manière*. Les mots qui marquent ces circonstances ne sont que des adjoints, que les mots précédents n'exigent pas nécessairement. Il faut donc bien distinguer les déterminations nécessaires d'avec celles qui n'influent en rien à l'essence de la proposition grammaticale, en sorte que sans ces adjoints on perdrait à la vérité quelques circonstances de sens ; mais la proposition n'en serait pas moins telle proposition.

A l'occasion du rapport de détermination, il ne sera pas inutile d'observer qu'un nom substantif ne peut déterminer que trois sortes de mots : 1°. un autre nom, 2°. un verbe, 3°. ou enfin une préposition. Voilà les seules parties du discours qui aient besoin d'être déterminées ; car l'adverbe ajoute quelque circonstance de temps, de lieu, ou de manière, ainsi il détermine lui-même l'action ou ce qu'on dit du sujet, et n'a pas besoin d'être déterminé. Les conjonctions lient les propositions ; et à l'égard de l'adjectif, il se construit avec son substantif par le rapport d'identité.

1°. Lorsqu'un nom substantif détermine un autre nom substantif, le substantif déterminant se met au génitif en latin *lumen, solis* ; et en français ce rapport se marque par la préposition *de* sur quoi il faut remarquer que lorsque le nom déterminant est un individu de l'espèce qu'il détermine, on peut considérer le nom d'espèce comme un adjectif, et alors on met les deux noms au même cas par rapport d'identité : *urbs Roma, Roma quae est urbs* ; c'est ce que les grammairiens appellent *apposition*. C'est ainsi que nous disons le *mont Parnasse*, le *fleuve Don*, le *cheval Pegase*, etc. Mais en dépit des grammairiens modernes, les meilleurs auteurs Latins ont aussi mis au génitif le nom de l'individu, par rapport de détermination. *In oppido Antiochiae* (Cic.) ; et (Virg.) *celsam*

Butroti ascendimus urbem (*Aen. I. III. v. 293*) ; exemple remarquable, car *urbem Butroti* est à la question *quo*. Aussi les commentateurs qui préfèrent la règle de nos grammairiens à Virgile, n'ont pas manqué de mettre dans leurs notes, *ascendimus in urbem Butrotum*. Pour nous qui préférons l'autorité incontestable et soutenue des auteurs Latins, aux remarques frivoles de nos grammairiens, nous croyons que quand on dit *maneo Lutetiae*, il faut sous-entendre *in urbe*.

2°. Quand un nom détermine un verbe, il faut suivre l'usage établi dans une langue pour marquer cette détermination. Un verbe doit être suivi d'autant de noms déterminants, qu'il y a de sortes d'émotions que le verbe excite nécessairement dans l'esprit. J'ai donné : quoi ? et à qui ?

3°. A l'égard de la préposition, nous venons d'en parler. Nous observerons seulement ici qu'une préposition ne détermine qu'un nom substantif, ou un mot pris substantivement ; et que quand on trouve une préposition suivie d'une autre, comme quand on dit *pour du pain, par des hommes*, etc. alors il y a ellipse *pour quelque partie du pain, par quelques-uns des hommes*.

Autres remarques pour bien faire la Construction.

I. Quand on veut faire la *Construction* d'une période, on doit d'abord la lire entièrement ; et s'il y a quelque mot de sous-entendu, le sens doit aider à le suppléer. Ainsi l'exemple trivial des rudimens, *Deus quem adoramus*, est défectueux. On ne voit pas pourquoi *Deus* est au nominatif ; il faut dire *Deus quem adoramus est omnipotens : Deus est omnipotens*, voilà une proposition ; *quem adoramus* en est une autre.

II. Dans les propositions absolues ou complètes, il faut toujours commencer par le sujet de la proposition, et ce sujet est toujours ou un individu, soit réel, soit métaphysique, ou bien un sens total exprimé par plusieurs mots.

III. Mais lorsque les propositions sont relatives, et qu'elles forment des périodes, on commence par les conjonctions ou par les adverbes conjonctifs qui les rendent relatives ; par exemple, *si, quand, lorsque, pendant que*, etc. on met à part la conjonction ou l'adverbe conjonctif, et l'on examine ensuite chaque proposition séparément ; car il faut bien observer qu'un mot n'a aucun accident grammatical, qu'à cause de son service dans la seule proposition où il est employé.

IV. Divisez d'abord la proposition en sujet et en attribut le plus simplement qu'il sera possible ; après quoi ajoutez au sujet personnel, ou réel, ou abstrait, chaque mot qui y a rapport, soit par la raison de l'identité, ou par la raison de la détermination ; ensuite passez à l'attribut en commençant par le verbe, et ajoutant chaque mot qui y a rapport selon l'ordre le plus simple, et selon les déterminations que les mots se donnent successivement.

S'il y a quelque adjectif ou incise qui ajoute à la proposition quelque circonstance de temps, de manière, ou quelqu'autre ; après avoir fait la *Construction* de cet adjectif, et après avoir connu la raison de la modification qu'il a, placez-le au commencement ou à la fin de la proposition ou de la période, selon que cela vous paraîtra plus simple et plus naturel.

Par exemple, *imperante Caesare Augusto, unigenitus Dei filius Christus, in civitate David, quae vocatur Bethleem, natus est*. Je cherche d'abord le sujet personnel, et je trouve *Christus* ; je passe à l'attribut, et je vois *est natus* : je dis d'abord *Christus est natus*. Ensuite je connais par la terminaison, que *filius unigenitus* se rapporte à *Christus* par rapport d'identité ; et je vois que *Dei* étant au génitif, se rapporte à *filius* par rapport de détermination : ce mot *Dei* détermine *filius* à signifier ici le *fil unique de Dieu* ; ainsi j'écris le sujet total, *Christus unigenitus filius Dei*.

Est natus, voilà l'attribut nécessaire. *Natus* est au nominatif, par rapport d'identité avec *Christus* ; car le verbe *est* marque simplement que le sujet est, et le mot *natus* dit ce qu'il est né ; *est natus*, est né, est celui qui naquit ; *est natus*, comme nous disons *il est venu, il est allé*. L'indication du temps passé est dans le participe *venu, allé, natus, etc.*

In civitate David, voilà un adjectif qui marque la circonstance du lieu de la naissance. *In*, préposition du lieu déterminée par *civitate David*. *David*, nom propre qui détermine *civitate*. *David*, ce mot se trouve quelquefois décliné à la manière des Latins,

David, Davidis ; mais ici il est employé comme nom hébreu, qui passant dans la langue latine sans en prendre les inflexions, est considéré comme indéclinable.

Cette cité de David est déterminée plus singulièrement par la proposition incidente, *quae vocatur Bethleem*.

Il y a de plus ici un autre adjectif qui énonce une circonstance de temps, *imperante Caesare Augusto*. On place ces sortes d'adjectifs ou au commencement ou à la fin de la proposition, selon que l'on sent que la manière de les placer apporte ou plus de grâce ou plus de clarté.

Je ne voudrais pas que l'on fatiguât les jeunes gens qui commencent, en les obligeant de faire ainsi eux-mêmes la *Construction*, ni d'en rendre raison de la manière que nous venons de le faire ; leur cerveau n'a pas encore assez de consistance pour ces opérations réfléchies. Je voudrais seulement qu'on ne les occupât d'abord qu'à expliquer un texte suivi, construit selon ces idées ; ils commenceront ainsi à les saisir par sentiment : et lorsqu'ils seront en état de concevoir les raisons de la *Construction*, on ne leur en apprendra point d'autres que celles dont la nature et leurs propres lumières leur feront sentir la vérité. Rien de plus facile que de les leur faire entendre peu à peu sur un latin où elles sont observées, et qu'on leur a fait expliquer plusieurs fois. Il en résulte deux grands avantages : 1°. moins de dégoût et moins de peine : 2°. leur raison se forme, leur esprit ne se gêne point, et ne s'accoutume pas à prendre le faux pour le vrai, les ténèbres pour la lumière, ni à admettre des mots pour des choses. Quand on connaît bien les fondements de la *Construction*, on prend le goût de l'élégance par de fréquentes lectures des auteurs qui ont le plus de réputation.